This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LESAGE'S

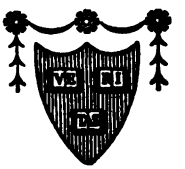
# Turcaret

EducT
1649
765.444

KENR

EducT 1649.765.444

Harvard College
Library



FROM THE LIBRARY OF
PAUL HENRY KELSEY
Class of 1902

THE GIFT OF
MRS. PAUL H. KELSEY

July 2, 1936

3 2044 102 861 655

44
2n
1915

Heath's Modern Language Series

# TURCARET

PAR

ALAIN RENÉ LESAGE

*EDITED WITH INTRODUCTION AND NOTES*

BY

W. A. R. KERR

PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE, UNIVERSITY OF ALBERTA

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

BOSTON NEW YORK CHICAGO

Educ T
1649.765.444

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
PAUL H. KELSEY
JULY 2, 1936

COPYRIGHT, 1905,
BY D. C. HEATH & CO.

1 A 8

# INTRODUCTION

## BIOGRAPHICAL SKETCH OF LESAGE[1]

ALAIN RENÉ LESAGE was born at Sarzeau in Brittany in 1668. He was the son of Claude Lesage, "notaire royal et greffier de la cour royale de Rhuys." Both Lesage's parents died early, his mother in 1677 and his father five years later, in 1682.

The fourteen year old orphan was sent to the Jesuit college at Vannes, a school at that time with a very good reputation. He was later dispatched to read philosophy at Paris, and subsequently devoted himself to the study of law at the capital.

Lesage had inherited a certain amount of property at his father's death, but during his minority the most of this disappeared, and the future novelist and dramatist was for the remainder of his life to be almost wholly dependent on his own exertions.

After a preliminary love affair with a woman of some rank, Lesage, now an *avocat*, was married in September, 1694, at Saint Sulpice to Marie Élizabeth Huyard.

Between 1695 and 1698 his movements are uncertain. He never appears to have applied himself seriously to his profession, for already in 1695 appeared his first book, *Les Lettres Galantes d'Aristénète*. Tradition says that during these years he held a position in the office of a provincial revenue-farmer, which, if it were true, would explain both his familiarity and contempt for the class of men whom he pilloried in *Turcaret*.

[1] Several of the details following are drawn from the discussion of Lesage's biography in Lintilhac's *Lesage*, p. 7, ff.

At any rate on his return to Paris Lesage determined to live by his pen, and by so doing became one of the earliest examples of the independent, "unprotected" literary man. It is true that the abbé Jules de Lyonne, the son of Louis XIV's great minister, appears to have appreciated the budding talent of Lesage, interested himself in him, and, until the former's death in 1715, allowed him a pension of six hundred francs, but this little annuity in no way affected Lesage's independence.

For the greater part of his days Lesage was to make his living by writing vaudeville and similar dramatic hack-work for the popular Parisian stage. Only two of his comedies have great literary quality — *Crispin, rival de son Maître*, 1707, and *Turcaret*, 1709.

*Crispin* is a lively piece in one act, and may probably be fairly regarded as a preliminary study for *Turcaret;* for in the former the valet Crispin, modelled on Jodelet of the *Précieuses Ridicules*, tires of being a lackey, and says to himself: "tu devrais présentement briller dans la finance."[1] Two years later, Crispin re-appears in the ex-lackey, the *financier* M. Turcaret.

After the performance of *Turcaret*, Lesage, disgusted, apparently, with difficulties encountered in the staging of his comedy, ceased to attempt the literary drama, devoted himself to writing for the popular *Théâtre de la Foire*, and in spare time worked at *Gil Blas*, his great novel, the first instalment of which was published in 1715.

Lesage's life was very regular and healthy. He was a man who had many genuine friends. His family, of whom he was very fond, consisted of three sons and a daughter. Two of the sons took to the stage; one of them, Montménil, was the celebrated actor of the Théâtre Français. The remaining son entered the church, and was a canon at Boulogne-sur-mer. It was at the latter's house that Lesage died, in quiet and respected old age, in 1747.

[1] Crispin, sc. II.

## TURCARET

### I

The subject of the comedy is a satire on the tax-gatherers of the old régime in France at the close of the reign of Louis XIV. The central figure or anti-hero is, therefore, naturally a representative of the class of revenue-farmers, a set of vampires who grew rich by manipulating the collection of the crushing taxes imposed by the government.

This subject was not original with Lesage, and although his is the master-treatment of it, he cannot lay claim to its invention.

Almost forty years before *Turcaret*, Molière introduced on the stage the *financier* Harpin in the *Comtesse d'Escarbagnas*. Although this one-act piece is merely a sketch, its resemblance to *Turcaret*, as has been often noted,[1] is very striking: e. g., the Comtesse and the Baronne are parallel figures; the Vicomte corresponds to the Chevalier, and M. Turcaret himself is a compound of the Comtesse's two admirers, Tibaudier and Harpin, the latter being a *receveur*, or sub-collector of taxes. Tibaudier, like M. Turcaret, even attempts to write verses.[2] The general situation also in each comedy is almost the same — at least in so far as Molière had time to develop his theme: a "countess" duping a tax-gatherer at the same time that she is herself in turn being duped by a titled adventurer.

Another play by Molière — now one of his more famous ones — also presents interesting parallelisms to *Turcaret: Le Bourgeois Gentilhomme*. M. Jourdain, while not a *financier*, and M. Turcaret have many family resemblances. The rôles of Dorimène and the Baronne have much in common, and the Chevalier is only a re-incarnation of Dorante.

There are also some other more specific and, therefore, more

[1] Cf. Molière, *Œuvres*, ed. Chas. Louandre, vol. III, p. 478, cf. also F. Brunetière: *Époques du Théâtre Français*, p. 183.

[2] Cf. in this connection *Comtesse d'Escarbagnas*, XVI, and *Turcaret* I, iv.

significant likenesses between the two comedies, which indicate how directly Lesage was under the influence of Molière. For example, M. Jourdain and M. Turcaret both become nervous and stammer in trying to pay a fine compliment, and in each case this happens in connection with a supper, given in the one instance by Dorante to Dorimène at the expense of Jourdain, in the other instance given by the Chevalier to the Baronne, at the expense of M. Turcaret.[1] The supper party is broken up in each case by the appearance of the wife of the dupe.[2] The gift of a diamond to Dorimène and the Baronne is also a feature found in either plot, which links the two plays.

Besides Molière another writer of the great age deals — and much more consciously than the dramatist — with the *financier*. La Bruyère in the *Caractères* treats the revenue-farmer in several important passages. The rise of the ex-lackey Sosie; the brutal carelessness of the glutton Champagne, who, when half drunk, signs a document which takes the bread from a whole province; the beggared end of Crésus, who, having squandered all his ill-gotten gains, has not enough left to pay his funeral expenses, — may well have furnished Lesage with a model for the career of M. Turcaret.[3]

We meet the *financier* also in the work of the playwrights of the time. Lesage's fertile contemporary Dancourt, for example, presents characterizations of the revenue-farmer in the persons of Alexandre Patin in the *Été des Coquettes* and of Rapineau in the *Retour des Officiers*.[4]

In fact, as is usually the case, the definitive literary treatment of the *financier* represents the climax rather than the beginning of the series of works in which that individual is portrayed. With the increase of the abuses which the revenue-farmer embodied grew the necessity and occasion for his criticism in lit-

[1] V. *Bourgeois Gentilhomme*, III, xix; *Turcaret*, IV. v.
[2] Cf. *Bourgeois Gentilhomme*, IV, i, ii, iii; and *Turcaret*, V. x, xi, xii, xiii.
[3] V. La Bruyère: *Les Caractères*, Biens de la Fortune, 15, 17, 18.
[4] Cf. E. Lintilhac: *Lesage*, p. 64, for an extension of this list.

erature. *Turcaret* is the excellent use to which Lesage put a splendid opportunity.

## II

The early part of the reign of the *Grand Monarque* had been outwardly a period of great glory for France. She was easily the first country in Europe. But the continuous wars, the maintenance of a large standing army and a magnificent court, and the king's vast building operations, had so drained the national resources that recourse had to be had to gigantic loans, at ruinous rates of interest, to meet current expenditure.

In 1708 the report of Desmarest, the new comptroller of the finances, revealed a terrible state of affairs.[1] In 1715, on the death of Louis XIV, the national debt was 2 billion 400 million; the estimates called for 147 million, and of a revenue of 169 million only 69 million, owing to the costs of collection, reached the treasury. Moreover, the greater part of the income of the following year was already spent.[2]

Since the beginning of the eighteenth century things had been going from bad to worse. In 1704 and 1706 France had been crushingly defeated by Marlborough at Blenheim and Ramillies, and in 1708, the date of the composition of *Turcaret*, came the disaster at Oudenarde. In this same year millions of paper money were redeemable, but payment was deferred, and the *traitants*, the "blood-suckers of the people," as they were called, discounted the government's notes at enormous rates.[3] In both a military and financial sense France was prostrate. The usurious loans of the *financiers* were the only help, and *le roi soleil* was forced to condescend to intimacy with men like Samuel Bernard.

Never perhaps in the history of France was the golden god so worshipped as during these first years of the eighteenth

[1] Cf. E. Lintilhac, p. 51.
[2] V. Duruy: *Histoire de France*, Vol, II. p. 353.
[3] V. E. Lintilhac: *Lesage*, pp. 54, 55.

century.[1] Louis had outlived his time. Molière, La Bruyère, Racine, and Bossuet were gone. The moral lights of the great age were eclipsed. The coming "illumination" of the eighteenth century did not yet show above the horizon. The Regency was an interregnum quite as much intellectual and spiritual as it was political.

## III

*Turcaret* was read to the committee of the Comédie Française on May 15th, 1708, and, while it was evidently accepted, was not played till the following year.

The delay in the production of the comedy has caused a good deal of comment. M. Lintilhac makes it pretty clear that it was a moment of special unpopularity for the *financiers*.[2] Violent pamphlets and broadsides were being printed against them. Lesage was vainly offered a heavy bribe to withdraw his play, but perhaps the comedians were more open to the gilded arguments of the *partisans*. Whatever the reason for the delay, it was at length ended by an order from the court, dated October 13th, 1708: "Monseigneur étant informé que Messieurs les Comédiens du Roi font difficulté de jouer une petite pièce intitulée *Turcaret ou le Financier* ordonne auxdits comédiens de l'apprendre et de la jouer incessamment."[3]

The result of this command was that *Turcaret* was produced at the Français on February 14th, 1709. It was played for seven days — at that time considered a very good run. It is significant, however, as M. Lintilhac points out,[4] that the comedy was withdrawn before the receipts fell below the minimum — 500 livres. This indicates that the influence of the *financiers* was again probably at work, and this time effectually.

His experience with the staging of his great play in all likelihood disgusted Lesage, and, abandoning the literary drama, he

[1] Cf. F. Brunetière: *Époques du Théâtre Français*, p. 32.
[2] Cf. Lintilhac: *Lesage*, p. 56 ff.
[3] V. Frères Parfait: *Histoire du Théâtre Français*, XV, p. 4.
[4] E. Lintilhac: *Lesage*, p. 74.

proposed to turn to the popular Théâtre de la Foire and devote his talents to the writing of vaudeville.[1]

It has also been suggested by M. Brunetière, in explanation of why Lesage deserted a dramatic career, that the spirit of the time was against comedy of manners of the type of *Turcaret*, and that the species of comedy that was coming into fashion was the delicate psychological play of Marivaux.[2] But what sub-liminal influence this may have had on the practical mind of the independent Breton is perhaps problematical.

Lesage was, however, by no means done with his criticism of society, and was to continue it in *Gil Blas*, using no longer the theatre, but the novel, as the vehicle of his satire.

## IV

*Turcaret* is a comedy of manners. In this respect Lesage differs from his great master, Molière, who was above all a painter of character.

Lesage indeed shows but little power of psychological analysis. In his portraits of M. Turcaret or of the Baronne the author gives proof of no profound knowledge of the human heart; there is no skilful dissection of the motives of conduct.[3] *Turcaret* does, however, offer a wonderfully colored picture of the manners of the time.

We have already noted the efforts of the *financiers* to prevent the staging of *Turcaret*, and their probable share in forcing its withdrawal. Their anxiety is rather surprising; for, after all, the satire is not very ferocious. M. Turcaret is a dupe and by no means the most despicable individual in the play. There is only one scene, too, in which the methods of the *partisans*

[1] Cf. Lesage's interesting *Critique de Turcaret:* Œuvres, vol. XI, p. 510, where the author hints at his course of action.

[2] V. Brunetière: *Époques du Théâtre Français*, p. 199, ff.

[3] Perhaps M. Brunetière goes a little too far in his criticism of Lesage in this direction: cf. *Études Critiques*, III, p. 77.

are directly mirrored — the famous interview between M. Turcaret and Rafle. That what seems to us such comparatively mild satire could cause so much heart-burning amongst the *traitants* is, however, a very interesting indication of how high the tide of popular feeling was already running against the instruments of the national financial régime.

The low ethical tone of the play is to be noted. The best character is, perhaps, the Marquis, and he is only occasionally sober. Throughout the comedy it is a case of bite the biter, of diamond cut diamond. Although M. Turcaret in the first act is a prosperous *financier* and in the last act is reduced to beggary, we need hardly try to see in this any moral, for by the ladder down which M. Turcaret has descended Frontin is rapidly mounting, and Frontin is much the more dangerous man of the two.[1] Of the other men the Chevalier is an adventurer of the worst type, a polished blackguard who respects neither himself nor anybody else. Rafle is a parasite beneath contempt.

Of the women the Baronne is perhaps the least bad. Marine leaves her because her mistress is not wholly selfish. The Baronne has even occasional moments when she actually pities her dupe, M. Turcaret: "Sais-tu bien, je commence à le plaindre."[2] Lisette is a remorseless sharper; Madame Jacob's unction lays her open to suspicion, and Madame Turcaret is the wife of M. Turcaret.

The play might indeed be charged with being episodic, and the plot, despite its briskness and bustle, "dry,"[3] for the fall of M. Turcaret does not affect us very deeply, if the whole action were not unified by the lively, if unscrupulous, personality of Frontin.[4] He recalls at once Molière's Scapin, La Fontaine's Renard, Beaumarchais' Figaro — perhaps, in minor key, Panurge.

[1] Lesage himself admits this. V. *Critique de Turcaret, op. cit.*, p. 508.
[2] V. *Turcaret* IV, ix.
[3] V. *Critique de Turcaret, op. cit.* p. 509–10.
[4] Cf. Brunetière, *Époques du Théâtre Français*, p. 194–5.

Finally *Turcaret* does beyond cavil surpass in two directions: comic power, and acute observation. Scene after scene are what the French call "la bonne comédie." The movement is rapid, the situations are most skilfully arranged, the speeches glitter with wit.

And if Lesage lacks somewhat in niceness of characterization, he compensates by his wonderful power of photographic observation and realistic description.[1] *Turcaret* represents life as Lesage saw it about him. Like the contemporary *naturaliste*, he does not attempt to philosophize; he is content to present things exactly as he sees them; he leaves his picture, dark as its shadows are, to tell its own story, and to enforce its own lesson—if lesson it has.

[1] In respect to both his lack of a "philosophy" and his realistic gifts, it is interesting to compare Lesage with his English contemporary, Defoe.

---

*Note:* — The text of this edition of *Turcaret* is that of the Raynouard edition of 1821. It has not been found necessary to abridge or cut the play in any way. The only alterations made are a few trifling changes in the style of printing or punctuation; these, in no case, however, affect the sense.

I take this opportunity of thanking Professor E. S. Sheldon of Harvard for assistance kindly rendered in connection with some of the notes.

W. A. R. K.

# BIBLIOGRAPHY[1]


Lesage: *Œuvres*, ed. Raynouard, 12 vols., 1821.
*Turcaret*, ed. F. de Marescot, Paris, 1872.
*Théâtre*, ed. Georges d'Heylei, Paris, 1879.
*Œuvres, Théâtre*, ed. F. Dillaye, Paris, 1879.

Dancourt: *Œuvres Choisies*, 1810.

Barberet: *Lesage et le Théâtre de la Foire*, 1887.

Brunetière: *Époques du Théâtre Français*, Paris, 1893.
*Études Critiques, III*, 4th ed., Paris, 1898.

L. Claretie: *Lesage*, Paris, 1894.

E. Faguet: *Dix-huitième Siècle*, 16th ed., Paris, 1898.

La Bruyère: *Les Caractères*, 2 vols., Paris, 1865.

C. Lenient: *La Comédie au XVIIIme Siècle*, 2 vols., Paris, 1888.

J. Lemaître: *La Comédie après Molière*, Paris, 1882.

E. Lintilhac: *Lesage*, Paris, 1893.

H. Lion, in: Petit de Julleville: *Histoire de la Langue et de la Littérature Française*, vol. VI., Paris, 1898.

Parfait (Fr. et Cl.): *Histoire du Théâtre Français*, 15 vols., Paris, 1745–49.

Molière: *Œuvres*, ed. Louandre, 3 vols., Charpentier.

Duruy: *Histoire de France*, 2 vols., Paris, Hachette.


[1] This bibliography mentions only a few of the more recent editions and some of the most important studies of Lesage.

# TURCARET

## COMÉDIE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 14 FÉVRIER 1709

## PERSONNAGES

M. TURCARET, traitant,[1] amoureux de la baronne

MADAME TURCARET, épouse de M. Turcaret

MADAME JACOB, revendeuse à la toilette et sœur de M. Turcaret

LA BARONNE, jeune veuve, coquette

LE CHEVALIER, LE MARQUIS } petits-maîtres[2]

M. RAFLE, commis de M. Turcaret

FLAMAND, valet de M. Turcaret

MARINE, LISETTE } suivantes de la baronne

JASMIN, petit laquais de la baronne

FRONTIN, valet du chevalier

M. FURET, fourbe

*La scène est à Paris, chez la baronne*

# ACTE PREMIER

## SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, MARINE

MARINE. Encore hier deux cents pistoles ![1]

LA BARONNE. Cesse de me reprocher...

MARINE. Non, madame, je ne puis me taire; votre conduite est insupportable.

LA BARONNE. Marine...!

MARINE. Vous mettez ma patience à bout.

LA BARONNE. Hé! comment veux-tu donc que je fasse? Suis-je femme à thésauriser?

MARINE. Ce serait trop exiger de vous; et cependant je vous vois dans la nécessité de le faire.

LA BARONNE. Pourquoi?

MARINE. Vous êtes veuve d'un colonel étranger qui a été tué en Flandre l'année passée; vous aviez déjà mangé le petit douaire qu'il vous avait laissé en partant, et il ne vous restait plus que vos meubles, que vous auriez été obligée de vendre si la fortune propice ne vous eût fait faire la précieuse conquête de M. Turcaret le traitant. Cela n'est-il pas vrai, madame?

LA BARONNE. Je ne dis pas le contraire.

MARINE. Or, ce M. Turcaret, qui n'est pas un homme fort aimable, et qu'aussi vous n'aimez guère, quoique vous ayez dessein de l'épouser, comme il vous l'a promis;

M. Turcaret, dis-je, ne se presse pas de vous tenir parole, et vous attendez patiemment qu'il accomplisse sa promesse, parce qu'il vous fait tous les jours quelque présent considérable; je n'ai rien à dire à cela; mais ce que je ne puis souffrir, c'est que vous vous soyez coiffée d'un petit chevalier joueur, qui va mettre à la réjouissance les dépouilles du traitant. Hé! que prétendez-vous faire de ce chevalier?

LA BARONNE. Le conserver pour ami. N'est-il pas permis d'avoir des amis?

MARINE. Sans doute, et de certains amis encore dont on peut faire son pis-aller.[1] Celui-ci, par exemple, vous pourriez fort bien l'épouser, en cas que M. Turcaret vînt à vous manquer; car il n'est pas de ces chevaliers qui sont consacrés au célibat, et obligés de courir au secours de Malte:[2] c'est un chevalier de Paris; il fait ses caravanes dans les lansquenets.[3]

LA BARONNE. Oh! je le crois un fort honnête homme.

MARINE. J'en juge tout autrement. Avec ses airs passionnés, son ton radouci, sa face minaudière, je le crois un grand comédien; et ce qui me confirme dans mon opinion, c'est que Frontin, son bon valet Frontin, ne m'en a pas dit le moindre mal.

LA BARONNE. Le préjugé est admirable! Et tu conclus de là...?

MARINE. Que le maître et le valet sont deux fourbes qui s'entendent pour vous duper; et vous vous laissez surprendre à leurs artifices, quoiqu'il y ait déjà du temps que vous les connaissiez. Il est vrai que, depuis votre veuvage, il a été le premier à vous offrir brusquement sa foi; et cette façon de sincérité l'a tellement

établi chez vous, qu'il dispose de votre bourse comme de la sienne.

LA BARONNE. Il est vrai que j'ai été sensible aux premiers soins du chevalier. J'aurais dû, je l'avoue, l'éprouver avant que de lui découvrir mes sentiments; et je conviendrai de bonne foi que tu as peut-être raison de me reprocher tout ce que je fais pour lui.

MARINE. Assurément, et je ne cesserai point de vous tourmenter que vous ne l'ayez chassé de chez vous; car enfin, si cela continue, savez-vous ce qui en arrivera?

LA BARONNE. Hé! quoi?

MARINE. Que M. Turcaret saura que vous voulez conserver le chevalier pour ami; et il ne croit pas, lui, qu'il soit permis d'avoir des amis. Il cessera de vous faire des présents, il ne vous épousera point; et si vous êtes réduite à épouser le chevalier, ce sera un fort mauvais mariage pour l'un et pour l'autre.

LA BARONNE. Tes réflexions sont judicieuses, Marine; je veux songer à en profiter.

MARINE. Vous ferez bien; il faut prévoir l'avenir. Envisagez dès à présent un établissement solide; profitez des prodigalités de M. Turcaret, en attendant qu'il vous épouse. S'il y manque, à la vérité on en parlera un peu dans le monde; mais vous aurez, pour vous en dédommager, de bons effets, de l'argent comptant, des bijoux, de bons billets au porteur,[1] des contrats de rente;[2] et vous trouverez alors quelque gentilhomme capricieux ou malaisé, qui réhabilitera votre réputation par un bon mariage.

LA BARONNE. Je cède à tes raisons, Marine; je veux me détacher du chevalier, avec qui je sens bien que je me ruinerais à la fin.

MARINE. Vous commencez à entendre raison. C'est là le bon parti. Il faut s'attacher à M. Turcaret, pour l'épouser ou pour le ruiner. Vous tirerez du moins, des débris de sa fortune, de quoi vous mettre en équipage, de quoi soutenir dans le monde une figure brillante ; et, quoi que l'on puisse dire, vous lasserez les caquets, vous fatiguerez la médisance, et l'on s'accoutumera insensiblement à vous confondre avec les femmes de qualité.

LA BARONNE. Ma résolution est prise ; je veux bannir de mon cœur le chevalier ; c'en est fait,[1] je ne prends plus de part à sa fortune, je ne réparerai plus ses pertes, il ne recevra plus rien de moi.

MARINE. Son valet vient, faites-lui un accueil glacé : commencez par là le grand ouvrage que vous méditez.

LA BARONNE. Laisse-moi faire.

## SCÈNE II

### LA BARONNE, MARINE, FRONTIN

FRONTIN, *à la baronne.* Je viens de la part de mon maître, et de la mienne, madame, vous donner le bonjour.

LA BARONNE, *d'un air froid.* Je vous en suis obligée, Frontin.

FRONTIN. Et mademoiselle Marine veut bien aussi qu'on prenne la liberté de la saluer ?

MARINE, *d'un air brusque.* Bon jour et bon an.

FRONTIN, *à la baronne, en lui présentant un billet.* Ce billet, que M. le chevalier vous écrit, vous instruira, madame, de certaine aventure...

MARINE, *bas, à la baronne.* Ne le recevez pas.

LA BARONNE, *prenant le billet des mains de Frontin.*

Cela n'engage à rien, Marine. Voyons, voyons ce qu'il me mande.

MARINE, *à part.* Sotte curiosité !

LA BARONNE, *lit.* « Je viens de recevoir le portrait « d'une comtesse : je vous l'envoie et vous le sacrifie ; « mais vous ne devez point me tenir compte de ce sa- « crifice, ma chère baronne : je suis si occupé, si possédé « de vos charmes, que je n'ai pas la liberté de vous être « infidèle. Pardonnez, mon adorable, si je ne vous en « dis pas davantage ; j'ai l'esprit dans un accablement « mortel. J'ai perdu cette nuit tout mon argent, et « Frontin vous dira le reste. LE CHEVALIER. »

MARINE, *à Frontin.* Puisqu'il a perdu tout son argent, je ne vois pas qu'il y ait du reste à cela.

FRONTIN. Pardonnez-moi. Outre les deux cents pistoles que madame eut la bonté de lui prêter hier, et le peu d'argent qu'il avait d'ailleurs, il a encore perdu mille écus[1] sur parole : voilà le reste. Oh ! diable, il n'y a pas un mot inutile dans les billets de mon maître.

LA BARONNE. Où est le portrait ?

FRONTIN, *lui donnant un portrait.* Le voici.

LA BARONNE. Il ne m'a point parlé de cette comtesse-là, Frontin !

FRONTIN. C'est une conquête, madame, que nous avons faite sans y penser. Nous rencontrâmes l'autre jour cette comtesse dans un lansquenet.

MARINE. Une comtesse de lansquenet !

FRONTIN. Elle agaça mon maître : il répondit, pour rire, à ses minauderies. Elle, qui aime le sérieux, a pris la chose fort sérieusement ; elle nous a, ce matin, envoyé son portrait ; nous ne savons pas seulement son nom.

MARINE. Je vais parier que cette comtesse-là est quelque dame normande. Toute sa famille bourgeoise se cotise pour lui faire tenir à Paris une petite pension, que les caprices du jeu augmentent ou diminuent.

FRONTIN. C'est ce que nous ignorons.

MARINE. Oh! que non! vous ne l'ignorez pas. Peste! vous n'êtes pas gens à faire sottement des sacrifices! vous en connaissez bien le prix.

FRONTIN, *à la baronne.* Savez-vous bien, madame, que cette dernière nuit a pensé être[1] une nuit éternelle pour M. le chevalier? En arrivant au logis, il se jette dans un fauteuil; il commence par se rappeler les plus malheureux coups du jeu, assaisonnant ses réflexions d'épithètes et d'apostrophes énergiques.

LA BARONNE, *regardant le portrait.* Tu as vu cette comtesse, Frontin; n'est-elle pas plus belle que son portrait?

FRONTIN. Non, madame; et ce n'est pas, comme vous voyez, une beauté régulière; mais elle est assez piquante, ma foi, elle est assez piquante. Or, je voulus d'abord représenter à mon maître que tous ses jurements étaient des paroles perdues; mais, considérant que cela[2] soulage un joueur désespéré, je le laissai s'égayer dans ses apostrophes.

LA BARONNE, *regardant toujours le portrait.* Quel âge a-t-elle, Frontin?

FRONTIN. C'est ce que je ne sais pas trop bien; car elle a le teint si beau, que je pourrais m'y tromper d'une bonne vingtaine d'années.

MARINE. C'est-à-dire qu'elle a pour le moins cinquante ans.

FRONTIN. Je le croirais bien, car elle en paraît

trente . . . (*à la baronne*) Mon maître donc, après avoir réfléchi, s'abandonne à la rage: il demande ses pistolets.

LA BARONNE, *à Marine.* Ses pistolets, Marine! ses pistolets!

MARINE. Il ne se tuera point, madame, il ne se tuera point.

FRONTIN. Je les lui refuse; aussitôt il tire brusquement son épée.

LA BARONNE, *à Marine.* Ah! il s'est blessé, Marine, assurément.

MARINE. Hé! non, non; Frontin l'en aura empêché.

FRONTIN. Oui, je me jette sur lui à corps perdu.[1] «Monsieur le chevalier, lui dis-je, qu'allez-vous faire? vous passez les bornes de la douleur du lansquenet. Si votre malheur vous fait haïr le jour, conservez-vous, du moins, vivez pour votre aimable baronne; elle vous a, jusqu'ici, tiré généreusement de tous vos embarras; et soyez sûr, ai-je ajouté, seulement pour calmer sa fureur, qu'elle ne vous laissera point dans celui-ci.»

MARINE, *bas, à la baronne.* L'entend-il, le maraud?

FRONTIN. «Il ne s'agit que de mille écus une fois; M. Turcaret a bon dos, il portera bien encore cette charge-là.»

LA BARONNE. Eh bien, Frontin?

FRONTIN. Eh bien! Madame, à ces mots, admirez le pouvoir de l'espérance, il s'est laissé désarmer comme un enfant; il s'est couché et s'est endormi.

MARINE, *ironiquement.* Le pauvre chevalier!

FRONTIN. Mais ce matin, à son réveil, il a senti renaître ses chagrins; le portrait de la comtesse ne les a point dissipés. Il m'a fait partir sur-le-champ pour

venir ici, et il attend mon retour pour disposer de son sort. Que lui dirai-je, madame?

LA BARONNE. Tu lui diras, Frontin, qu'il peut toujours faire fond sur moi, et que, n'étant point en argent comptant...

(*Elle veut tirer son diamant de son doigt pour le lui donner.*)

MARINE, *la retenant.* Eh! madame, y songez-vous?

LA BARONNE, *à Frontin, remettant son diamant.* Tu lui diras que je suis touchée de son malheur.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.* Et que je suis, de mon côté, très fâchée de son infortune.

FRONTIN. Ah! qu'il sera fâché, lui...! (*à part.*) Maugrebleu de la soubrette![1]

LA BARONNE. Dis-lui bien, Frontin, que je suis sensible à ses peines.

MARINE, *à Frontin, ironiquement.* Que je sens vivement son affliction, Frontin.

FRONTIN, *à la baronne.* C'en est donc fait, madame, vous ne verrez plus M. le chevalier. La honte de ne pouvoir payer ses dettes va l'écarter de vous pour jamais; car rien n'est plus sensible pour un enfant de famille. Nous allons tout à l'heure prendre la poste.

LA BARONNE, *bas à Marine.* Prendre la poste, Marine.

MARINE, *à la baronne.* Ils n'ont pas de quoi la payer.

FRONTIN, *à la baronne.* Adieu, madame.

LA BARONNE, *tirant son diamant de son doigt.* Attends, Frontin.

MARINE, *à Frontin.* Non, non; va-t'en vite lui faire réponse.

LA BARONNE, *à Marine.* Oh! je ne puis me résoudre à l'abandonner. (*à Frontin, en lui donnant son diamant.*)

Tiens, voilà un diamant de cinq cents pistoles que M. Turcaret m'a donné; va le mettre en gage[1] et tire ton maître de l'affreuse situation où il se trouve.

FRONTIN. Je vais le rappeler à la vie. (*à Marine avec ironie.*) Je lui rendrai compte, Marine, de l'excès de ton affliction.

MARINE. Ah! que vous êtes tous deux bien ensemble, messieurs les fripons!

(*Frontin sort.*)

## SCÈNE III

LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE. Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter[2]...

MARINE. Non, madame, je ne m'en donnerai pas la peine, je vous assure. Eh! que m'importe, après tout, que votre bien s'en aille comme il vient? Ce sont vos affaires; madame, ce sont vos affaires.

LA BARONNE. Hélas! je suis plus à plaindre qu'à blâmer: ce que tu me vois faire n'est point l'effet d'une volonté libre; je suis entraînée par un penchant si tendre, que je ne puis y résister.

MARINE. Un penchant tendre! Ces faiblesses-là vous conviennent-elles? Hé fi! vous aimez comme une vieille bourgeoise.

LA BARONNE. Que tu es injuste, Marine! Puis-je ne pas savoir gré au chevalier du sacrifice qu'il me fait?

MARINE. Le plaisant sacrifice! Que vous êtes facile à tromper! Mort de ma vie! c'est quelque vieux portrait de famille; que sait-on? de sa grand'mère peut-être.

LA BARONNE, *regardant le portrait.* Non; j'ai quelque idée de ce visage-là, et une idée récente.

MARINE, *prenant le portrait.* Attendez... Ah! justement, c'est ce colosse de provinciale que nous vîmes au bal il y a trois jours, qui se fit tant prier pour ôter son masque, et que personne ne connut quand elle fut démasquée.

LA BARONNE. Tu as raison, Marine; cette comtesse-là n'est pas mal faite.

MARINE, *rendant le portrait à la baronne.* A peu près comme M. Turcaret. Mais si la comtesse était femme d'affaires, on ne vous la sacrifierait pas, sur ma parole.

LA BARONNE. Tais-toi, Marine, j'aperçois le laquais de M. Turcaret.

MARINE, *bas, à la baronne.* Oh! pour celui-ci, passe; il ne nous apporte que de bonnes nouvelles. (*Regardant venir Flamand et le voyant chargé d'un petit coffre.*) Il tient quelquechose; c'est sans doute un nouveau présent que son maître vous fait.

## SCÈNE IV

LA BARONNE, FLAMAND, MARINE

FLAMAND, *à la baronne en lui présentant un petit coffre.* M. Turcaret, madame, vous prie d'agréer ce petit présent. Serviteur, Marine.

MARINE. Tu sois le bien venu, Flamand! j'aime mieux te voir que ce vilain Frontin.

LA BARONNE, *montrant le coffre à Marine.* Considère, Marine, admire le travail de ce petit coffre: as-tu rien vu de plus délicat?

MARINE. Ouvrez, ouvrez, je réserve mon admiration pour le dedans; le cœur me dit que nous en serons plus charmées que du dehors.

LA BARONNE, *l'ouvre.* Que vois-je! un billet au porteur! l'affaire est sérieuse.

MARINE. De combien, madame?

LA BARONNE. De dix mille écus.

MARINE, *bas.* Bon, voilà la faute du diamant réparée.

LA BARONNE, *regardant dans le coffret.* Je vois un autre billet.

MARINE. Encore au porteur?

LA BARONNE. Non; ce sont des vers que M. Turcaret m'adresse.

MARINE. Des vers de M. Turcaret!

LA BARONNE, *lisant.* «A Philis. . . Quatrain. . . . » (*Interrompant sa lecture.*) Je suis la Philis, et il me prie en vers de recevoir son billet en prose.

MARINE. Je suis fort curieuse d'entendre des vers d'un auteur qui envoie de si bonne prose.

LA BARONNE. Les voici; écoute. (*Elle lit.*)

> " Recevez ce billet, charmante Philis,
> " Et soyez assurée que mon âme
> " Conservera toujours une éternelle flamme,
> " Comme il est certain que trois et trois font six."

MARINE. Que cela est finement pensé!

LA BARONNE. Et noblement exprimé! Les auteurs se peignent dans leurs ouvrages. . . . Allez, portez ce coffre dans mon cabinet, Marine. (*Marine sort.*)

## SCÈNE V

LA BARONNE, FLAMAND

LA BARONNE. Il faut que je te donne quelque chose, à toi, Flamand. Je veux que tu boives à ma santé.

FLAMAND. Je n'y manquerai pas, madame, et du bon encore.

LA BARONNE. Je t'y convie.

FLAMAND. Quand j'étais chez ce conseiller que j'ai servi ci-devant, je m'accommodais de tout; mais, depuis que je suis chez M. Turcaret, je suis devenu délicat, oui.

LA BARONNE. Rien n'est tel que la maison d'un homme d'affaires pour perfectionner le goût.

FLAMAND, *voyant paraître M. Turcaret.* Le voici, madame, le voici. (*Il sort.*)

## SCÈNE VI

M. TURCARET, LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE. Je suis ravie de vous voir, monsieur Turcaret, pour vous faire des compliments sur les vers que vous m'avez envoyés.

M. TURCARET, *riant.* Oh, Oh!

LA BARONNE. Savez-vous bien qu'ils sont du dernier galant?[1] Jamais les Voiture[2] ni les Pavillon[3] n'en ont fait de pareils.

M. TURCARET. Vous plaisantez, apparemment?

LA BARONNE. Point du tout.

M. TURCARET. Sérieusement, madame, les trouvez-vous bien tournés?

LA BARONNE. Le plus spirituellement du monde.

M. TURCARET. Ce sont pourtant les premiers vers que j'aie faits de ma vie.

LA BARONNE. On ne le dirait pas.

M. TURCARET. Je n'ai pas voulu emprunter le secours de quelque auteur, comme cela se pratique.

LA BARONNE. On le voit bien: les auteurs de profes-

sion ne pensent et ne s'expriment pas ainsi; on ne saurait les soupçonner de les avoir faits.

M. TURCARET. J'ai voulu voir, par curiosité, si je serais capable d'en composer, et l'amour m'a ouvert l'esprit.

LA BARONNE. Vous êtes capable de tout, monsieur, et il n'y a rien d'impossible pour vous.

MARINE. Votre prose, monsieur, mérite aussi des compliments: elle vaut bien votre poésie, au moins.

M. TURCARET. Il est vrai que ma prose a son mérite; elle est signée et approuvée par quatre fermiers généraux.[1]

MARINE, *à M. Turcaret.* Cette approbation vaut mieux que celle de l'Académie.

LA BARONNE. Pour moi, je n'approuve point votre prose, monsieur, et il me prend envie de vous quereller.

M. TURCARET. D'où vient?

LA BARONNE. Avez-vous perdu la raison, de m'envoyer un billet au porteur? Vous faites tous les jours quelques folies comme cela.

M. TURCARET. Vous vous moquez.

LA BARONNE. De combien est-il, ce billet? Je n'ai pas pris garde à la somme, tant j'étais en colère contre vous.

M. TURCARET. Bon! il n'est que de dix mille écus.

LA BARONNE. Comment, dix mille écus! Ah! si j'avais su cela, je vous l'aurais renvoyé sur-le-champ.

M. TURCARET. Fi donc!

LA BARONNE. Mais je vous le renverrai.

M. TURCARET. Oh! vous l'avez reçu, vous ne le rendrez point.

MARINE, *à part.* Oh! pour cela, non.

LA BARONNE. Je suis plus offensée du motif que de la chose même.

M. TURCARET. Eh! pourquoi?

LA BARONNE. En m'accablant tous les jours de présents, il semble que vous vous imaginiez avoir besoin de ces liens-là pour m'attacher à vous.

M. TURCARET. Quelle pensée! Non, madame, ce n'est point dans cette vue que...

LA BARONNE. Mais vous vous trompez, monsieur, je ne vous en aime pas davantage pour cela.

M. TURCARET, *à part.* Qu'elle est franche! qu'elle est sincère!

LA BARONNE. Je ne suis sensible qu'à vos empressements, qu'à vos soins...

M. TURCARET. Quel bon cœur!

LA BARONNE. Qu'au seul plaisir de vous voir.

M. TURCARET, *à part.* Elle me charme... (*à la baronne.*) Adieu, charmante Philis.

LA BARONNE. Quoi! vous sortez si tôt?

M. TURCARET. Oui, ma reine; je ne viens ici que pour vous saluer en passant. Je vais à une de nos assemblées, pour m'opposer à la réception d'un pied-plat,[1] d'un homme de rien, qu'on veut faire entrer dans notre compagnie. Je reviendrai dès que je pourrai m'échapper.

(*Il lui baise la main.*)

LA BARONNE. Fussiez-vous déjà de retour!

MARINE, *à M. Turcaret en faisant la révérence.* Adieu, monsieur, je suis votre très humble servante.

M. TURCARET. A propos, Marine, il me semble qu'il y a longtemps que je ne t'ai rien donné. (*Il lui donne une poignée d'argent.*) Tiens, je donne sans compter, moi.

MARINE. Et moi, je reçois de même, monsieur. Oh! nous sommes tous deux des gens de bonne foi!

(*M. Turcaret sort.*)

## SCÈNE VII

LA BARONNE, MARINE

LA BARONNE. Il s'en va fort satisfait de nous, Marine.

MARINE. Et nous demeurons fort contentes de lui, madame. L'excellent sujet![1] il a de l'argent, il est prodigue et crédule; c'est un homme fait pour les coquettes.

LA BARONNE. J'en fais assez ce que je veux, comme tu vois.

MARINE. Oui; mais, par malheur, je vois arriver ici des gens qui vengent bien M. Turcaret.

## SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN, MARINE

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Je viens, madame, vous témoigner ma reconnaissance; sans vous, j'aurais violé la foi des joueurs: ma parole perdait tout son crédit, et je tombais dans le mépris des honnêtes gens.

LA BARONNE. Je suis bien aise, chevalier, de vous avoir fait ce plaisir.

LE CHEVALIER. Ah! qu'il est doux de voir sauver son honneur par l'objet même de son amour!

MARINE, *à part.* Qu'il est tendre et passionné! Le moyen de lui refuser quelque chose!

LE CHEVALIER. Bonjour, Marine. (*à la baronne, avec ironie.*) Madame, j'ai aussi quelques grâces à lui rendre; Frontin m'a dit qu'elle s'est intéressée à ma douleur.

MARINE. Eh ! oui, merci de ma vie ! je m'y suis intéressée : elle nous coûte assez pour cela.

LA BARONNE. Taisez-vous, Marine ; vous avez des vivacités qui ne me plaisent pas.

LE CHEVALIER. Eh ! madame, laissez-la parler ; j'aime les gens francs et sincères.

MARINE. Et moi, je hais ceux qui ne le sont pas.

LE CHEVALIER, *à la baronne, ironiquement.* Elle est toute spirituelle dans ses mauvaises humeurs ; elle a des reparties brillantes qui m'enlèvent. Marine, au moins, j'ai pour vous ce qui s'appelle une véritable amitié ; et je veux vous en donner des marques. (*Il fait semblant de fouiller dans ses poches ; à Frontin.*) Frontin, la première fois que je gagnerai, fais-m'en ressouvenir.

FRONTIN, *à Marine, ironiquement.* C'est de l'argent comptant.

MARINE, *à Frontin.* J'ai bien affaire de son argent ! Eh ! qu'il ne vienne pas ici piller le nôtre.

LA BARONNE. Prenez garde à ce que vous dites, Marine.

MARINE. C'est voler au coin d'un bois.[1]

LA BARONNE. Vous perdez le respect.

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Ne prenez point la chose sérieusement.

MARINE. Je ne puis me contraindre, madame ; je ne puis voir tranquillement que vous soyez la dupe de monsieur, et que M. Turcaret soit la vôtre.

LA BARONNE. Marine....

MARINE. Eh ! fi ! fi ! madame, c'est se moquer de recevoir d'une main pour dissiper de l'autre. La belle conduite ! Nous en aurons toute la honte, et M. le chevalier tout le profit.

LA BARONNE. Oh ! pour cela, vous êtes trop insolente ; je n'y puis plus tenir.

MARINE. Ni moi non plus.

LA BARONNE. Je vous chasserai.

MARINE. Vous n'aurez pas cette peine-là, madame ; je me donne mon congé moi-même : je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis infructueusement complice de la ruine d'un financier.

LA BARONNE. Retirez-vous, impudente ! Ne paraissez jamais devant moi que pour me rendre vos comptes.

MARINE. Je les rendrai à M. Turcaret, madame ; et, s'il est assez sage pour m'en croire, vous compterez aussi tous deux ensemble.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE IX

LA BARONNE, LE CHEVALIER, FRONTIN

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Voilà, je l'avoue, une créature impertinente : vous avez eu raison de la chasser.

FRONTIN, *à la baronne.* Oui, madame, vous avez eu raison : comment donc ! mais c'est une espèce de mère que cette servante-là.

LA BARONNE, *à Frontin.* C'est un pédant éternel que j'avais aux oreilles.

FRONTIN. Elle se mêlait de vous donner des conseils ; elle vous aurait gâtée à la fin.

LA BARONNE. Je n'avais que trop d'envie de m'en défaire ; mais je suis femme d'habitude, et je n'aime point les nouveaux visages.

LE CHEVALIER. Il serait pourtant fâcheux que, dans

le premier mouvement de sa colère, elle allât donner à M. Turcaret des impressions qui ne conviendraient ni à vous ni à moi.

FRONTIN, *à la baronne.* Oh ! diable, elle n'y manquera pas : les soubrettes[1] sont comme les bigotes : elles font des actions charitables pour se venger.

LA BARONNE, *au chevalier.* De quoi s'inquiéter ? Je ne la crains point. J'ai de l'esprit, et M. Turcaret n'en a guère : je ne l'aime point, et il est amoureux. Je saurai me faire auprès de lui un mérite de l'avoir chassée.

FRONTIN. Fort bien, madame ; il faut mettre tout à profit.

LA BARONNE. Mais je songe que ce n'est pas assez de nous être débarrassés de Marine, il faut encore exécuter une idée qui me vient dans l'esprit.

LE CHEVALIER. Quelle idée, madame ?

LA BARONNE. Le laquais de M. Turcaret est un sot, un benêt, dont on ne peut tirer le moindre service ; et je voudrais mettre à sa place quelque habile homme, quelqu'un de ces génies supérieurs, qui sont faits pour gouverner les esprits médiocres, et les tenir toujours dans la situation dont on a besoin.

FRONTIN. Quelqu'un de ces génies supérieurs ! Je vous vois venir, madame, cela me regarde.

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Mais, en effet, Frontin ne nous sera pas inutile auprès de notre traitant.

LA BARONNE. Je veux l'y placer.

LE CHEVALIER. Il nous en rendra bon compte (*à Frontin*), n'est-ce pas ?

FRONTIN. Je suis jaloux de l'invention ; on ne pouvait rien imaginer de mieux. Par ma foi, monsieur Turcaret, je vous ferai bien voir du pays,[2] sur ma parole.

LA BARONNE, *au chevalier.* Il m'a fait présent d'un billet au porteur de dix mille écus ; je veux changer cet effet-là de nature ;[1] il en faut faire de l'argent. Je ne connais personne pour cela, chevalier, chargez-vous de ce soin ; je vais vous remettre le billet. Retirez ma bague, je suis bien aise de l'avoir, et vous me tiendrez compte du surplus.

FRONTIN. Cela est trop juste, madame ; et vous n'avez rien à craindre de notre probité.

LE CHEVALIER. Je ne perdrai point de temps, madame ; et vous aurez cet argent incessamment.

LA BARONNE. Attendez un moment, je vais vous donner le billet. (*Elle passe dans son cabinet.*)

## SCÈNE X

LE CHEVALIER, FRONTIN

FRONTIN. Un billet de dix mille écus ! La bonne aubaine,[2] et la bonne femme ! Il faut être aussi heureux que vous l'êtes, pour en rencontrer de pareilles. Savez-vous que je la trouve un peu trop crédule pour une coquette ?

LE CHEVALIER. Tu as raison.

FRONTIN. Ce n'est pas mal payer le sacrifice de notre vieille folle de comtesse, qui n'a pas le sou.

LE CHEVALIER. Il est vrai.

FRONTIN. Madame la baronne est persuadée que vous avez perdu mille écus sur votre parole, et que son diamant est en gage ; le lui rendrez-vous, monsieur, avec le reste du billet ?

LE CHEVALIER. Si je le lui rendrai ?

FRONTIN. Quoi ! tout entier, sans quelque nouvel article de dépense ?

LE CHEVALIER. Assurément ; je me garderai bien d'y manquer.

FRONTIN. Vous avez des moments d'équité ; je ne m'y attendais pas.[1]

LE CHEVALIER. Je serais un grand malheureux de m'exposer à rompre avec elle à si bon marché.

FRONTIN. Ah ! je vous demande pardon : j'ai fait un jugement téméraire ; je croyais que vous vouliez faire les choses à demi.

LE CHEVALIER. Oh ! non. Si jamais je me brouille, ce ne sera qu'après la ruine totale de M. Turcaret.

FRONTIN. Qu'après sa destruction, là, son anéantissement ?

LE CHEVALIER. Je ne rends des soins à la coquette que pour ruiner le traitant.

FRONTIN. Fort bien : à ces sentiments généreux, je reconnais mon maître.

LE CHEVALIER, *voyant revenir la baronne.* Paix, Frontin, voici la baronne.

## SCÈNE XI

LE CHEVALIER, LA BARONNE, FRONTIN

LA BARONNE, *au chevalier, en lui donnant le billet au porteur.* Allez, chevalier, allez, sans tarder davantage, négocier ce billet, et me rendez[2] ma bague le plus tôt que vous pourrez.

LE CHEVALIER. Madame, Frontin va vous la rapporter incessamment ; mais, avant que je vous quitte,

souffrez que, charmé de vos manières généreuses, je vous fasse connaître....

LA BARONNE, *l'interrompant.* Non, je vous le défends; ne parlons point de cela.

LE CHEVALIER. Quelle contrainte pour un cœur aussi reconnaissant que le mien!

LA BARONNE, *en s'en allant.* Sans adieu, chevalier. Je crois que nous nous reverrons tantôt.

LE CHEVALIER, *en s'en allant aussi.* Pourrais-je m'éloigner de vous sans une si douce espérance?

## SCÈNE XII

FRONTIN, *seul*

J'admire le train de la vie humaine! Nous plumons une coquette, la coquette mange un homme d'affaires, l'homme d'affaires en pille d'autres: cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde.

# ACTE DEUXIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, FRONTIN

FRONTIN, *lui donnant le diamant.* Je n'ai pas perdu de temps, comme vous voyez, madame ; voilà votre diamant ; l'homme qui l'avait en gage me l'a remis entre les mains dès qu'il a vu briller le billet au porteur, qu'il veut escompter moyennant un très honnête profit. Mon maître, que j'ai laissé avec lui, va venir vous en rendre compte.

LA BARONNE. Je suis enfin débarrassée de Marine ; elle a sérieusement pris son parti ;[1] j'appréhendais que ce ne fût qu'une feinte ; elle est sortie. Ainsi, Frontin, j'ai besoin d'une femme de chambre ; je te charge de m'en chercher une autre.

FRONTIN. J'ai votre affaire en main ; c'est une jeune personne douce, complaisante, comme il vous la faut ; elle verrait tout aller sens dessus dessous[2] dans votre maison sans dire une syllabe.

LA BARONNE. J'aime ces caractères-là. Tu la connais particulièrement ?

FRONTIN. Très particulièrement ; nous sommes même un peu parents.

LA BARONNE. C'est-à-dire que l'on peut s'y fier.

FRONTIN. Comme à moi-même ; elle est sous ma tu-

telle; j'ai l'administration de ses gages et de ses profits, et j'ai soin de lui fournir tous ses petits besoins.

LA BARONNE. Elle sert sans doute actuellement?

FRONTIN. Non; elle est sortie de condition[1] depuis quelques jours.

LA BARONNE. Et pour quel sujet?[2]

FRONTIN. Elle servait des personnes qui mènent une vie retirée, qui ne reçoivent que des visites sérieuses, un mari et une femme qui s'aiment, des gens extraordinaires; enfin, c'est une maison triste: ma pupille s'y est ennuyée.

LA BARONNE. Où donc est-elle à l'heure qu'il est?[3]

FRONTIN. Elle est logée chez une vieille prude de ma connaissance, qui, par charité, retire des femmes de chambre hors de condition, pour savoir ce qui se passe dans les familles.

LA BARONNE. Je la voudrais avoir dès aujourd'hui; je ne puis me passer de fille.[4]

FRONTIN. Je vais vous l'envoyer, madame, ou vous l'amener moi-même: vous en serez contente. Je ne vous ai pas dit toutes ses bonnes qualités: elle chante et joue à ravir de toutes sortes d'instruments.

LA BARONNE. Mais, Frontin, vous me parlez là d'un fort joli sujet.[5]

FRONTIN. Je vous en réponds: aussi je la destine pour l'Opéra; mais je veux auparavant qu'elle se fasse dans le monde; car il n'en faut là que de toutes faites.[6]

LA BARONNE. Je l'attends avec impatience.

(*Frontin sort.*)

## SCÈNE II

LA BARONNE, *seule*

Cette fille-là me sera d'un grand agrément; elle me divertira par ses chansons, au lieu que l'autre ne faisait que me chagriner par sa morale.... (*Voyant entrer M. Turcaret qui paraît en colère.*) Mais je vois M. Turcaret: ah! qu'il paraît agité! Marine l'aura été trouver.[1]

## SCÈNE III

LA BARONNE, M. TURCARET

M. TURCARET, *essouffié.* Ouf! je ne sais par où commencer, perfide!

LA BARONNE, *à part.* Elle lui a parlé.

M. TURCARET. J'ai appris de vos nouvelles, déloyale! J'ai appris de vos nouvelles: on vient de me rendre compte de vos perfidies, de votre dérangement.

LA BARONNE. Le début est agréable; et vous employez de fort jolis termes, monsieur.

M. TURCARET. Laissez-moi parler, je veux vous dire vos vérités; Marine me les a dites. Ce beau chevalier, qui vient ici à toute heure, et qui ne m'était pas suspect sans raison, n'est pas votre cousin, comme vous me l'avez fait accroire: vous avez des vues pour l'épouser et pour me planter là,[2] moi, quand j'aurai fait votre fortune.

LA BARONNE. Moi, monsieur, j'aimerais le chevalier!

M. TURCARET. Marine me l'a assuré, et qu'il ne faisait figure dans le monde qu'aux dépens de votre bourse et de la mienne, et que vous lui sacrifiez tous les présents que je vous fais.

LA BARONNE. Marine est une jolie personne ! Ne vous a-t-elle dit que cela, monsieur ?

M. TURCARET. Ne me répondez point, félonne ! j'ai de quoi vous confondre ; ne me répondez point. Parlez ; qu'est devenu, par exemple, ce gros brillant que je vous donnai l'autre jour ? Montrez-le tout à l'heure, montrez-le-moi.

LA BARONNE. Puisque vous le prenez sur ce ton-là, monsieur, je ne veux pas vous le montrer.

M. TURCARET. Eh ! sur quel ton, morbleu, prétendez-vous donc que je le prenne ? Oh ! vous n'en serez pas quitte pour des reproches ! Ne croyez pas que je sois assez sot pour rompre avec vous sans bruit. Je suis honnête homme, j'aime de bonne foi, je n'ai que des vues légitimes ; je ne crains pas le scandale, moi ! Ah ! vous n'avez point affaire à un abbé,[1] je vous en avertis.

(*Il entre dans la chambre de la baronne.*)

## SCÈNE IV

LA BARONNE, *seule*

Non, j'ai affaire à un extravagant, un possédé . . . Oh bien ! faites, monsieur, tout ce qu'il vous plaira, je ne m'y opposerai point, je vous assure . . . Mais, qu'entends-je ? . . . Ciel ! quel désordre ! . . . Il est effectivement devenu fou . . . Monsieur Turcaret, Monsieur Turcaret, je vous ferai bien expier vos emportements.

## SCÈNE V

LA BARONNE, M. TURCARET

M. TURCARET. Me voilà à demi soulagé. J'ai déjà cassé la grande glace et les plus belles porcelaines.

LA BARONNE. Achevez, monsieur, que ne continuez-vous?

M. TURCARET. Je continuerai quand il me plaira, madame . . . Je vous apprendrai à vous jouer à un homme comme moi . . . allons, ce billet au porteur, que je vous ai tantôt envoyé, qu'on me le rende.

LA BARONNE. Que je vous le rende! et si je l'ai aussi donné au chevalier?

M. TURCARET. Ah! si je le croyais!

LA BARONNE. Que vous êtes fou! En vérité, vous me faites pitié.

M. TURCARET. Comment donc! au lieu de se jeter à mes genoux et de me demander grâce, encore dit-elle que j'ai tort, encore dit-elle que j'ai tort!

LA BARONNE. Sans doute.

M. TURCARET. Ah! vraiment, je voudrais bien, par plaisir, que vous entreprissiez de me persuader cela!

LA BARONNE. Je le ferais, si vous étiez en état d'entendre raison.

M. TURCARET. Et que me pourriez-vous dire, traîtresse?

LA BARONNE. Je ne vous dirai rien. Ah! quelle fureur!

M. TURCARET, *essayant de se modérer.* Eh bien, parlez, madame, parlez; je suis de sang-froid.

LA BARONNE. Écoutez-moi donc. Toutes les extra-

vagances que vous venez de faire sont fondées sur un faux rapport que Marine . . .

M. TURCARET, *interrompant.* Un faux rapport! ventrebleu![1] ce n'est point. . . .

LA BARONNE, *interrompant à son tour.* Ne jurez pas, monsieur, ne m'interrompez pas; songez que vous êtes de sang-froid.

M. TURCARET. Je me tais: il faut que je me contraigne.

LA BARONNE. Savez-vous bien pourquoi je viens de chasser Marine?

M. TURCARET. Oui, pour avoir pris trop chaudement mes intérêts.

LA BARONNE. Tout au contraire; c'est à cause qu'elle me reprochait sans cesse l'inclination que j'avais pour vous. « Est-il rien de si ridicule, me disait-elle à tous moments, que de voir la veuve d'un colonel songer à un monsieur Turcaret, un homme sans naissance, sans esprit, de la mine la plus basse. . . . »

M. TURCARET. Passons, s'il vous plaît, sur les qualités: cette Marine-là est une impudente.

LA BARONNE. « Pendant que vous pouvez choisir un époux entre vingt personnes de la première qualité; lorsque vous refusez votre aveu même aux pressantes instances de toute la famille d'un marquis dont vous êtes adorée, et que vous avez la faiblesse de sacrifier à ce monsieur Turcaret? »

M. TURCARET. Cela n'est pas possible.

LA BARONNE. Je ne prétends pas m'en faire un mérite, monsieur. Ce marquis est un jeune seigneur, fort agréable de sa personne, mais dont les mœurs et la conduite ne me conviennent point. Il vient ici quelquefois avec

mon cousin le chevalier, son ami. J'ai découvert qu'il avait gagné Marine, et c'est pour cela que je l'ai congédiée. Elle a été vous débiter mille impostures pour se venger, et vous êtes assez crédule pour y ajouter foi! Ne deviez-vous pas, dans le moment, faire réflexion que c'était une servante passionnée qui vous parlait, et que, si j'avais eu quelque chose à me reprocher, je n'aurais pas été assez imprudente pour chasser une fille dont j'avais à craindre l'indiscrétion? Cette pensée, dites-moi, ne se présente-t-elle pas naturellement à l'esprit?

M. TURCARET. J'en demeure d'accord:[1] mais...

LA BARONNE, *l'interrompant.* Mais, vous avez tort. Elle vous a donc dit, entre autres choses, que je n'avais plus ce gros brillant qu'en badinant vous me mîtes l'autre jour au doigt, et que vous me forçâtes d'accepter?

M. TURCARET. Oh! oui; elle m'a juré que vous l'avez donné aujourd'hui au chevalier, qui est, dit-elle, votre parent comme Jean de Vert.[2]

LA BARONNE. Et si je vous montrais tout à l'heure ce même diamant, que diriez-vous?

M. TURCARET. Oh! je dirais, en ce cas-là, que... Mais cela ne se peut pas.

LA BARONNE, *lui montrant son diamant.* Le voilà, monsieur; le reconnaissez-vous? Voyez le fond que l'on doit faire sur le rapport de certains valets.

M. TURCARET. Ah! que cette Marine-là est une grande scélérate! Je reconnais sa friponnerie et mon injustice; pardonnez-moi, madame, d'avoir soupçonné votre bonne foi.

LA BARONNE. Non, vos fureurs ne sont point excusables: allez, vous êtes indigne de pardon.

M. TURCARET. Je l'avoue.

LA BARONNE. Fallait-il vous laisser si facilement prévenir contre une femme qui vous aime avec trop de tendresse?

M. TURCARET. Hélas, non! Que je suis malheureux!

LA BARONNE. Convenez que vous êtes un homme bien faible.

M. TURCARET. Oui, madame.

LA BARONNE. Une franche dupe.

M. TURCARET. J'en conviens. (*à part.*) Ah! Marine! coquine de Marine! (*à la baronne.*) Vous ne sauriez vous imaginer tous les mensonges que cette pendarde-là m'est venue conter: elle m'a dit que vous et M. le chevalier vous me regardiez comme votre vache à lait;[1] et que si, aujourd'hui pour demain,[2] je vous avais tout donné, vous me feriez fermer votre porte au nez.

LA BARONNE. La malheureuse!

M. TURCARET. Elle me l'a dit, c'est un fait constant; je n'invente rien, moi.

LA BARONNE. Et vous avez eu la faiblesse de la croire un seul moment!

M. TURCARET. Oui, madame, j'ai donné là-dedans[3] comme un franc sot: où diable avais-je l'esprit?

LA BARONNE. Vous repentez-vous de votre crédulité?

M. TURCARET, *se mettant à genoux.* Si je m'en repens! Je vous demande mille pardons de ma colère.

LA BARONNE, *le relevant.* On vous la pardonne: levez-vous, monsieur. Vous auriez moins de jalousie si vous aviez moins d'amour; et l'excès de l'un fait oublier la violence de l'autre.

M. TURCARET. Quelle bonté! Il faut avouer que je suis un grand brutal!

LA BARONNE. Mais sérieusement, monsieur, croyez-

vous qu'un cœur puisse balancer un instant entre vous et le chevalier?

M. TURCARET. Non, madame, je ne le crois pas; mais je le crains.

LA BARONNE. Que faut-il faire pour dissiper vos craintes?

M. TURCARET. Éloigner d'ici cet homme-là; consentez-y, madame: j'en sais les moyens.

LA BARONNE. Et quels sont-ils?

M. TURCARET. Je lui donnerai une direction[1] en province.

LA BARONNE. Une direction!

M. TURCARET. C'est ma manière d'écarter les incommodes. Ah! combien de cousins, d'oncles et de maris j'ai faits directeurs en ma vie! J'en ai envoyé jusqu'en Canada.[2]

LA BARONNE. Mais vous ne songez pas que mon cousin le chevalier est homme de condition,[3] et que ces sortes d'emplois ne lui conviennent pas. Allez, sans vous mettre en peine de l'éloigner de Paris, je vous jure que c'est l'homme du monde qui doit vous causer le moins d'inquiétude.

M. TURCARET. Ouf! j'étouffe d'amour et de joie; vous me dites cela d'une manière si naïve, que vous me le persuadez. Adieu, mon adorable, mon tout, ma déesse ... Allez, allez, je vais bien réparer la sottise que je viens de faire. Votre grande glace n'était pas tout à fait nette, au moins, je trouvais vos porcelaines assez communes.

LA BARONNE. Il est vrai.

M. TURCARET. Je vais vous en chercher d'autres.

LA BARONNE. Voilà ce que coûtent vos folies.

M. TURCARET. Bagatelle! ... Tout ce que j'ai cassé ne valait plus de trois cents pistoles.

(*Il veut s'en aller, et la baronne l'arrête.*)

M. TURCARET. Une prière? Oh! donnez vos ordres.

LA BARONNE. Faites avoir une commission, pour l'amour de moi, à ce pauvre Flamand, votre laquais; c'est un garçon pour qui j'ai pris de l'amitié.

M. TURCARET. Je l'aurais déjà poussé, si je lui avais trouvé quelque disposition; mais il a l'esprit trop bonasse; cela ne vaut rien pour les affaires.

LA BARONNE. Donnez-lui un emploi qui ne soit pas difficile à exercer.

M. TURCARET. Il en aura dès aujourd'hui; cela vaut fait.[1]

LA BARONNE. Ce n'est pas tout: je veux mettre auprès de vous Frontin, le laquais de mon cousin le chevalier; c'est aussi un très bon enfant.

M. TURCARET. Je le prends, madame, et vous promets de le faire commis au premier jour.

## SCÈNE VI

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN

FRONTIN, *à la baronne.* Madame, vous allez bientôt avoir la fille dont je vous ai parlé.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET, *à la baronne.* Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE. Que vous vous connaissez bien en physionomies!

M. TURCARET. J'ai le coup d'œil infaillible. (*A Frontin.*) Approche, mon ami : dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes ?

FRONTIN. Qu'appelez-vous des principes ?

M. TURCARET. Des principes de commis, c'est-à-dire si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser ?

FRONTIN. Pas encore, monsieur ; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET. Tu sais du moins l'arithmétique ; tu sais faire des comptes à parties simples ?[1]

FRONTIN. Oh ! oui, monsieur ; je sais même faire des parties doubles :[2] j'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une, tantôt de l'autre.

M. TURCARET. De la ronde, n'est-ce pas ?

FRONTIN. De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET. Comment, de l'oblique ?

FRONTIN. Eh ! oui, d'une écriture que vous connaissez ; là, d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET, *à la baronne.* Il veut dire de la bâtarde.[3]

FRONTIN. Justement ; c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET. Quelle ingénuité ! Ce garçon-là, madame, est bien niais.

LA BARONNE. Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET. Oh ! qu'oui, madame, oh ! qu'oui ; d'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs : il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens ! Nous nous

étudions à prendre ce que le monde a de meilleur ; voilà toute notre science.

LA BARONNE. Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET, *à Frontin.* Oh ! çà, mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN. Je vous regarde donc, monsieur, comme mon nouveau maître ; mais, en qualité d'ancien laquais de M. le chevalier, il faut que je m'acquitte d'une commission dont il m'a chargé : il vous donne, et à madame sa cousine, à souper ici ce soir.

M. TURCARET. Très volontiers.

FRONTIN. Je vais ordonner chez Fite[1] toutes sortes de ragoûts, avec vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne ; et, pour égayer le repas, vous aurez des voix et des instruments.

LA BARONNE. De la musique, Frontin ?

FRONTIN. Oui, madame ; à telles enseignes que j'ai ordre de commander cent bouteilles de vin de Suresnes pour abreuver la symphonie.

LA BARONNE. Cent bouteilles !

FRONTIN. Ce n'est pas trop, madame ; il y aura huit concertants, quatre Italiens de Paris, trois chanteuses et deux gros chantres.

M. TURCARET. Il a, ma foi, raison, ce n'est pas trop. Ce repas sera fort joli.

FRONTIN, *à M. Turcaret.* Oh ! diable, quand M. le chevalier donne des soupers comme cela, il n'épargne rien, monsieur.

M. TURCARET. J'en suis persuadé.

FRONTIN. Il semble qu'il ait à sa disposition la bourse d'un partisan.[2]

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Il veut dire qu'il fait les choses fort magnifiquement.

M. TURCARET. Qu'il est ingénu ! (*A Frontin.*) Eh bien, nous verrons cela tantôt. (*A la baronne.*) Et, pour surcroît de réjouissance, j'amènerai ici M. Gloutonneau,[1] le poète ; aussi bien, je ne saurais manger si je n'ai quelque bel esprit à ma table.

LA BARONNE. Vous me ferez plaisir. Cet auteur, apparemment, est fort brillant dans la conversation ?

M. TURCARET. Il ne dit pas quatre paroles dans un repas ; mais il mange et pense beaucoup : peste ! c'est un homme bien agréable.... Oh ! çà, je cours chez Dautel[2] vous acheter une caisse de porcelaines de Saxe d'une beauté....

LA BARONNE, *l'interrompant.* Prenez garde à ce que vous ferez, je vous en prie ; ne vous jetez point dans une dépense....

M. TURCARET, *l'interrompant à son tour.* Hé fi, madame, fi ! vous vous arrêtez à des minuties. Sans adieu, ma reine.

LA BARONNE. J'attends votre retour impatiemment.

(*M. Turcaret sort.*)

## SCÈNE VII

LA BARONNE, FRONTIN

LA BARONNE. Enfin, te voilà en train de faire ta fortune.

FRONTIN. Oui, madame, et en état de ne pas nuire à la vôtre.

LA BARONNE. C'est à présent, Frontin, qu'il faut donner l'essor à ce génie supérieur....

FRONTIN. On tâchera de vous prouver qu'il n'est pas médiocre.

LA BARONNE. Quand m'amènera-t-on cette fille ?

FRONTIN. Je l'attends; je lui ai donné rendez-vous ici.

LA BARONNE. Tu m'avertiras quand elle sera venue. (*Elle passe dans sa chambre.*)

## SCÈNE VIII

FRONTIN, *seul*

Courage, Frontin, courage, mon ami; la fortune t'appelle: te voilà placé chez un homme d'affaires par le canal d'une coquette. Quelle joie! l'agréable perspective! Je m'imagine que toutes les choses que je vais toucher vont se convertir en or.... (*Voyant paraître Lisette.*) Mais j'aperçois ma pupille.

## SCÈNE IX

LISETTE, FRONTIN

FRONTIN. Tu sois la bienvenue, Lisette! on t'attend avec impatience dans cette maison.

LISETTE. J'y entre avec une satisfaction dont je tire un bon augure.

FRONTIN. Je t'ai mise au fait sur tout ce qui s'y passe, et sur tout ce qui s'y doit passer; tu n'as qu'à te régler là-dessus: souviens-toi seulement qu'il faut avoir une complaisance infatigable.

LISETTE. Il n'est pas besoin de me recommander cela.

FRONTIN. Flatte sans cesse l'entêtement que la baronne a pour le chevalier; c'est là le point.

LISETTE. Tu me fatigues de leçons inutiles.

FRONTIN, *voyant arriver le chevalier.* Le voici qui vient.

LISETTE, *examinant le chevalier.* Je ne l'avais pas encore vu. Ah ! qu'il est bien fait, Frontin.

FRONTIN. Il ne faut pas être mal bâti pour donner de l'amour à une coquette.

## SCÈNE X

LISETTE, FRONTIN, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER, *à Frontin, sans voir d'abord Lisette.* Je te rencontre à propos, Frontin, pour t'apprendre.... (*Apercevant Lisette.*) Mais que vois-je? Quelle est cette beauté brillante ?

FRONTIN, *au chevalier.* C'est une fille que je donne à madame la baronne pour remplacer Marine.

LE CHEVALIER. Et c'est sans doute une de tes amies ?

FRONTIN. Oui, monsieur ; il y a longtemps que nous nous connaissons ; je suis son répondant.[1]

LE CHEVALIER. Bonne caution ! c'est faire son éloge en un mot. Elle est, parbleu, charmante. Monsieur le répondant, je me plains de vous.

FRONTIN. D'où vient ?

LE CHEVALIER. Je me plains de vous, vous dis-je ; vous savez toutes mes affaires, et vous me cachez les vôtres ; vous n'êtes pas un ami sincère.

FRONTIN. Je n'ai pas voulu, monsieur....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.* La confiance pourtant doit être réciproque ; pourquoi m'avoir fait mystère d'une si belle découverte ?

FRONTIN. Ma foi, monsieur, je craignais....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.* Quoi ?

FRONTIN. Oh ! monsieur, que diable ! vous m'entendez de reste.

LE CHEVALIER, *à part.* Le maraud ! Où a-t-il été déterrer ce petit minois-là ? (*A Frontin.*) Frontin, M. Frontin vous avez le discernement fin et délicat quand vous faites un choix pour vous-même, mais vous n'avez pas le goût si bon pour vos amis. Ah ! la piquante représentation ![1] l'adorable grisette !

LISETTE, *à part.* Que les jeunes seigneurs sont honnêtes !

LE CHEVALIER. Non, je n'ai jamais rien vu de si beau que cette créature-là.

LISETTE, *à part.* Que leurs expressions sont flatteuses ! Je ne m'étonne plus que les femmes les courent.

LE CHEVALIER, *à Frontin.* Faisons un troc, Frontin ; cède-moi cette fille-là, et je t'abandonne ma vieille comtesse.

FRONTIN. Non, monsieur : j'ai les inclinations roturières ; je m'en tiens à Lisette, à qui j'ai donné ma foi.

LE CHEVALIER. Va, tu peux te vanter d'être le plus heureux faquin. (*A Lisette.*) Oui, belle Lisette, vous méritez...

LISETTE, *l'interrompant.* Trêve de douceurs, monsieur le chevalier ; je vais me présenter à ma maîtresse, qui ne m'a point encore vue ; vous pouvez venir, si vous voulez, continuer devant elle la conversation.

(*Elle passe dans la chambre de la baronne.*)

## SCÈNE XI

LE CHEVALIER, FRONTIN

LE CHEVALIER. Parlons de choses sérieuses, Frontin. Je n'apporte point à la baronne l'argent de son billet.

FRONTIN. Tant pis.

LE CHEVALIER. J'ai été chercher un usurier qui m'a déjà prêté de l'argent; mais il n'est plus à Paris: des affaires qui lui sont survenues l'ont obligé d'en sortir brusquement; ainsi, je vais te charger du billet.

FRONTIN. Pourquoi?

LE CHEVALIER. Ne m'as-tu pas dit que tu connaissais un agent de change qui te donnerait de l'argent à l'heure même?

FRONTIN. Cela est vrai; mais que direz-vous à madame la baronne? Si vous lui dites que vous avez encore son billet, elle verra bien que nous n'avions pas mis son brillant en gage; car, enfin, elle n'ignore pas qu'un homme qui prête ne se dessaisit pas pour rien de son nantissement.

LE CHEVALIER. Tu as raison. Aussi suis-je d'avis de lui dire que j'ai touché l'argent, qu'il est chez moi, et que demain matin tu le feras apporter ici. Pendant ce temps-là, cours chez ton agent de change, et fais porter au logis l'argent que tu en recevras; je vais t'y attendre, aussitôt que j'aurai parlé à la baronne.

(*Il entre dans la chambre de la baronne.*)

## SCÈNE XII

FRONTIN, *seul*

Je ne manque pas d'occupation, Dieu merci. Il faut que j'aille chez le traiteur ; de là, chez l'agent de change ; de chez l'agent de change au logis ; et puis il faudra que je revienne ici joindre M. Turcaret. Cela s'appelle ce me semble, une vie assez agissante ; mais patience, après quelque temps de fatigue et de peine, je parviendrai enfin à un état d'aise : alors quelle satisfaction ! quelle tranquillité d'esprit ! je n'aurai plus à mettre en repos que ma conscience.

# ACTE TROISIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE, FRONTIN, LISETTE

LA BARONNE. Eh bien, Frontin, as-tu commandé le souper ? Fera-t-on grand'chère ?

FRONTIN, *à la baronne.* Je vous en réponds, madame ; demandez à Lisette de quelle manière je régale pour mon compte, et jugez par là de ce que je sais faire lorsque je régale aux dépens des autres.

LISETTE, *à la baronne.* Il est vrai, madame ; vous pouvez vous en fier à lui.

FRONTIN, *à la baronne.* M. le chevalier m'attend : je vais lui rendre compte de l'arrangement de son repas, et puis je viendrai ici prendre possession de M. Turcaret, mon nouveau maître. (*Il sort.*)

## SCÈNE II

LA BARONNE, LISETTE

LISETTE. Ce garçon-là est un garçon de mérite, madame.

LA BARONNE. Il me paraît que vous n'en manquez pas, vous, Lisette.

LISETTE. Il a beaucoup de savoir-faire.

LA BARONNE. Je ne vous crois pas moins habile.

LISETTE. Je serais bien heureuse, madame, si mes petits talents pouvaient vous être utiles.

LA BARONNE. Je suis contente de vous; mais j'ai un avis à vous donner: je ne veux pas qu'on me flatte.

LISETTE. Je suis ennemie de la flatterie.

LA BARONNE. Surtout, quand je vous consulterai sur des choses qui me regarderont, soyez sincère.

LISETTE. Je n'y manquerai pas.

LA BARONNE. Je vous trouve pourtant trop de complaisance.

LISETTE. A moi, madame?

LA BARONNE. Oui; vous ne combattez pas assez les sentiments que j'ai pour le chevalier.

LISETTE. Et pourquoi les combattre? Ils sont si raisonnables!

LA BARONNE. J'avoue que le chevalier me paraît digne de toute ma tendresse.[1]

LISETTE. J'en fais le même jugement.

LA BARONNE. Il a pour moi une passion véritable et constante.

LISETTE. Un chevalier fidèle et sincère! on n'en voit guère comme cela!

LA BARONNE. Aujourd'hui même encore il m'a sacrifié une comtesse.

LISETTE. Une comtesse!

LA BARONNE. Elle n'est pas, à la vérité, dans la première jeunesse.

LISETTE. C'est ce qui rend le sacrifice plus beau. Je connais messieurs les chevaliers: une vieille dame leur coûte plus qu'une autre à sacrifier.

LA BARONNE. Il vient de me rendre compte d'un billet que je lui ai confié. Que je lui trouve de bonne foi!

LISETTE. Cela est admirable.

LA BARONNE. Il a une probité qui va jusqu'au scrupule.

LISETTE. Mais, mais voilà un chevalier unique en son espèce!

LA BARONNE. Taisons-nous; j'aperçois M. Turcaret.

## SCÈNE III

M. TURCARET, LA BARONNE, LISETTE

M. TURCARET, *à la baronne.* Je viens, madame... (*Apercevant Lisette.*) Oh! oh! vous avez une nouvelle femme de chambre.

LA BARONNE. Oui, monsieur; que vous semble de celle-ci?

M. TURCARET, *examinant Lisette.* Ce qui m'en semble? elle me revient assez;[1] il faudra que nous fassions connaissance.

LISETTE. La connaissance sera bientôt faite, monsieur.

LA BARONNE, *à Lisette.* Vous savez qu'on soupe ici; donnez ordre que nous ayons un couvert propre, et que l'appartement soit bien éclairé. (*Lisette sort.*)

## SCÈNE IV

M. TURCARET, LA BARONNE

M. TURCARET. Je crois cette fille-là fort raisonnable.

LA BARONNE. Elle est fort dans vos intérêts, du moins.

M. TURCARET. Je lui en sais bon gré. Je viens,

madame, de vous acheter pour dix mille francs de glaces, de porcelaines et de bureaux: ils sont d'un goût exquis, je les ai choisis moi-même.

LA BARONNE. Vous êtes universel, monsieur; vous vous connaissez à tout.

M. TURCARET. Oui, grâce au ciel, et surtout en bâtiment. Vous verrez, vous verrez l'hôtel que je vais faire bâtir.

LA BARONNE. Quoi! vous allez faire bâtir un hôtel?

M. TURCARET. J'ai déjà acheté la place, qui contient quatre arpents six perches neuf toises trois pieds et onze pouces. N'est-ce pas là une belle étendue?

LA BARONNE. Fort belle.

M. TURCARET. Le logis sera magnifique. Je ne veux pas qu'il y manque un zéro, je le ferais plutôt abattre deux ou trois fois.

LA BARONNE. Je n'en doute pas.

M. TURCARET. Malepeste! je n'ai garde de faire quelque chose de commun; je me ferais siffler de tous les gens d'affaires.

LA BARONNE. Assurément.

M. TURCARET, *voyant entrer le marquis.* Quel homme entre ici?

LA BARONNE, *bas.* C'est ce jeune marquis dont je vous ai dit que Marine avait épousé les intérêts; je me passerais bien de ses visites, elles ne me font aucun plaisir.

## SCÈNE V

LE MARQUIS, *dans le fond;* M. TURCARET, LA BARONNE

LE MARQUIS, *à part.* Je parie que je ne trouverai point encore ici le chevalier.

M. TURCARET, *à part.* Ah! morbleu! c'est le marquis de la Tribaudière. La fâcheuse rencontre.

LE MARQUIS, *à part.* Il y a près de deux jours que je le cherche. (*Apercevant M. Turcaret.*) Eh! que vois-je!... oui... non... pardonnez-moi... justement... c'est lui-même; c'est M. Turcaret. (*A la baronne.*) Que faites-vous de cet homme-là, madame? Vous le connaissez! vous empruntez sur gages? Palsambleu![1] il vous ruinera.

LA BARONNE. Monsieur le marquis...

LE MARQUIS, *l'interrompant.* Il vous pillera, il vous écorchera, je vous en avertis. C'est l'usurier le plus juif! Il vend son argent au poids de l'or.

M. TURCARET, *à part.* J'aurais mieux fait de m'en aller.

LA BARONNE, *au marquis.* Vous vous méprenez, monsieur le marquis; M. Turcaret passe dans le monde pour un homme de bien et d'honneur.

LE MARQUIS. Aussi l'est-il madame, aussi l'est-il; il aime le bien des hommes et l'honneur des femmes: il a cette réputation-là.

M. TURCARET. Vous aimez à plaisanter, monsieur le marquis. (*A la baronne.*) Il est badin, madame, il est badin; ne le connaissez-vous pas sur ce pied-là?

LA BARONNE. Oui, je comprends bien qu'il badine ou qu'il est mal informé.

LE MARQUIS. Mal informé? morbleu! Madame, personne ne saurait vous en parler mieux que moi: il a de mes nippes actuellement.

M. TURCARET. De vos nippes, monsieur? Oh! je ferais bien serment du contraire.

LE MARQUIS. Ah! parbleu! vous avez raison. Le

diamant est à vous à l'heure qu'il est, selon nos conventions; j'ai laissé passer le terme.[1]

LA BARONNE. Expliquez-moi tous deux cette énigme.

M. TURCARET. Il n'y a point d'énigme là-dedans, madame; je ne sais ce que c'est.

LE MARQUIS, *à la baronne.* Il a raison, cela est fort clair; il n'y a point d'énigme. J'eus besoin d'argent il y a quinze mois; j'avais un brillant de cinq cents louis: on m'adressa à M. Turcaret; M. Turcaret me renvoya à un de ses commis, à un certain M. Ra—Ra—Rafle: c'est celui qui tient son bureau d'usure. Cet honnête M. Rafle me prêta sur ma bague onze cent trente-deux livres six sous huit deniers; il me prescrivit un temps pour la retirer. Je ne suis pas fort exact, moi; le temps est passé, mon diamant est perdu.

M. TURCARET. Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ne me confondez point avec M. Rafle, je vous prie. C'est un fripon que j'ai chassé de chez moi: s'il a fait quelque mauvaise manœuvre, vous avez la voie de la justice. Je ne sais ce que c'est que votre brillant, je ne l'ai jamais vu ni manié.

LE MARQUIS. Il me venait de ma tante; c'était un des plus beaux brillants; il était d'une netteté, d'une forme, d'une grosseur à peu près comme... (*Regardant le diamant de la baronne.*) Eh!... le voilà, madame! Vous vous en êtes accommodée avec M. Turcaret, apparemment?

LA BARONNE. Autre méprise, monsieur; je l'ai acheté, assez cher même, d'une revendeuse à la toilette.[2]

LE MARQUIS. Cela vient de lui, madame; il a des revendeuses à sa disposition, et, à ce qu'on dit, même dans sa famille.

M. TURCARET. Monsieur, monsieur!

LA BARONNE, *au marquis.* Vous êtes insultant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Non, madame, mon dessein n'est pas d'insulter: je suis trop serviteur de M. Turcaret, quoiqu'il me traite durement. Nous avons eu autrefois ensemble un petit commerce d'amitié; il était laquais de mon grand-père, il me portait sur ses bras. Nous jouions tous les jours ensemble; nous ne nous quittions presque point: le petit ingrat ne s'en souvient plus.

M. TURCARET. Je me souviens, je me souviens. Le passé est passé, je ne songe qu'au présent.

LA BARONNE. De grâce, monsieur le marquis, changeons de discours. Vous cherchez M. le chevalier?

LE MARQUIS. Je le cherche partout, madame, aux spectacles, au cabaret, au bal, au lansquenet; je ne le trouve nulle part. Ce coquin-là se débauche; il devient libertin.

LA BARONNE. Je lui en ferai des reproches.

LE MARQUIS. Je vous en prie. Pour moi, je ne change point; je mène une vie réglée, je suis toujours à table; j'ai du crédit chez Fite et chez Larmorlière[1] parce que l'on sait que je dois bientôt hériter d'une vieille tante, et que l'on me[2] voit une disposition plus que prochaine à manger sa succession.

LA BARONNE. Vous n'êtes pas une mauvaise pratique pour les traiteurs.

LE MARQUIS. Non, madame, ni pour les traitants; n'est ce pas, monsieur Turcaret? Ma tante pourtant veut que je me corrige: et, pour lui faire accroire qu'il y a déjà du changement dans ma conduite, je vais la voir dans l'état où je suis. Elle sera tout étonnée de

me trouver si raisonnable, car elle m'a presque toujours vu ivre.

LA BARONNE. Effectivement, monsieur le marquis, c'est une nouveauté de vous voir autrement: vous avez fait aujourd'hui un excès de sobriété.

LE MARQUIS. J'ai soupé hier avec trois des plus jolies femmes de Paris; nous avons bu jusqu'au jour; et j'ai été faire un petit somme chez moi, afin de pouvoir me présenter à jeun devant ma tante.

LA BARONNE. Vous avez bien de la prudence.

LE MARQUIS. Adieu, ma tout aimable! Dites au chevalier qu'il se rende un peu à ses amis; prêtez-le-nous quelquefois; ou je viendrai si souvent ici, que je l'y trouverai. Adieu, monsieur Turcaret; je n'ai point de rancune au moins, (*lui présentant la main*) touchez là,[1] renouvelons notre ancienne amitié; mais dites un peu à votre âme damnée, à ce monsieur Rafle, qu'il me traite plus humainement la première fois que j'aurai besoin de lui. (*Il sort.*)

## SCÈNE VI

M. TURCARET, LA BARONNE

M. TURCARET. Voilà une mauvaise connaissance, madame; c'est le plus grand fou et le plus grand menteur que je connaisse.

LA BARONNE. C'est en dire beaucoup.

M. TURCARET. Que j'ai souffert pendant cet entretien!

LA BARONNE. Je m'en suis aperçue.

M. TURCARET. Je n'aime point les malhonnêtes gens.

LA BARONNE. Vous avez bien raison.

M. TURCARET. J'ai été si surpris d'entendre les choses qu'il a dites, que je n'ai pas eu la force de répondre: ne l'avez-vous pas remarqué ?

LA BARONNE. Vous en avez usé sagement; j'ai admiré votre modération.

M. TURCARET. Moi, usurier ! Quelle calomnie !

LA BARONNE. Cela regarde plus M. Rafle que vous.

M. TURCARET. Vouloir faire aux gens un crime de leur prêter sur gages ! Il vaut mieux prêter sur gages que prêter sur rien.

LA BARONNE. Assurément.

M. TURCARET. Me venir dire à mon nez que j'ai été laquais de son grand-père ! Rien n'est plus faux ; je n'ai jamais été que son homme d'affaires.

LA BARONNE. Quand cela serait vrai ; le beau reproche ! Il y a si longtemps ! cela est prescrit.[1]

M. TURCARET. Oui, sans doute.

LA BARONNE. Ces sortes de mauvais contes ne font aucune impression sur mon esprit ; vous êtes trop bien établi dans mon cœur.

M. TURCARET. C'est trop de grâce que vous me faites.

LA BARONNE. Vous êtes un homme de mérite.

M. TURCARET. Vous vous moquez.

LA BARONNE. Un vrai homme d'honneur.

M. TURCARET. Oh ! point du tout.

LA BARONNE. Et vous avez trop l'air et les manières d'une personne de condition, pour pouvoir être soupçonné de ne l'être pas.

## SCÈNE VII

M. TURCARET, LA BARONNE, FLAMAND

FLAMAND, *à M. Turcaret.* Monsieur!

M. TURCARET. Que me veux-tu?

FLAMAND. Il est là qui vous demande.

M. TURCARET. Qui? butor!

FLAMAND. Ce monsieur que vous savez; là, ce monsieur... monsieur Chose.

M. TURCARET. Monsieur Chose?

FLAMAND. Eh! oui, ce commis que vous aimez tant. Drès[1] qu'il vient pour deviser avec vous, tout aussitôt vous faites sortir tout le monde, et ne voulez pas que personne vous écoute.

M. TURCARET. C'est M. Rafle, apparemment?

FLAMAND. Oui, tout fin[2] dret,[3] monsieur, c'est lui-même.

M. TURCARET. Je vais le trouver: qu'il m'attende.

LA BARONNE. Ne disiez-vous pas que vous l'aviez chassé?

M. TURCARET. Oui, et c'est pour cela qu'il vient ici: il cherche à se raccommoder. Dans le fond, c'est un assez bon homme, homme de confiance. Je vais savoir ce qu'il me veut.

LA BARONNE. Eh! non, non... (*à Flamand*) Faites le monter, Flamand. (*Flamand sort.*)

## SCÈNE VIII

M. TURCARET, LA BARONNE

LA BARONNE. Monsieur, vous lui parlerez dans cette salle. N'êtes-vous pas chez vous?

M. TURCARET. Vous êtes bien honnête, madame.

LA BARONNE. Je ne veux point troubler votre conversation; je vous laisse. N'oubliez pas la prière que je vous ai faite en faveur de Flamand.

M. TURCARET. Mes ordres sont déjà donnés pour cela; vous serez contente.

*(La baronne rentre dans sa chambre.)*

## SCÈNE IX[1]

M. TURCARET, M. RAFLE

M. TURCARET. De quoi est-il question, monsieur Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE. L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET. Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE. Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET. Oui, vous le pouvez; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau.* Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes, l'année passée, trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le payement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET. Peine perdue que ce travail-là; laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé de nouveau dans son bordereau.* Ce caissier que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET, *l'interrompant.* C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE. Mais les procédures se font contre vous; l'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET. On l'accommodera; j'ai pris mes mesures; cela sera réglé demain.

M. RAFLE. J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET. Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix[1] à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE. Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET. Cela est dans les règles, il n'y a rien de plus juste; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau.* Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valognes.[2]

M. TURCARET. Eh bien?

M. RAFLE. Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET. Quoi?

M. RAFLE. On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET. Trop bon, trop bon! Eh! pourquoi

diable s'est-il donc mis dans les affaires? Trop bon, trop bon!

M. RAFLE. Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET. Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE. Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET. Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit: l'emploi me reviendra, je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE. C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET. J'agirais contre mes intérêts; je mériterais d'être cassé à la tête de la compagnie.

M. RAFLE. Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET. Non, parbleu!

M. RAFLE, *regardant pour la dernière fois dans son bordereau.* Voulez-vous prendre au denier quatorze[1] cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET. Oui, oui, cela est bon: je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher. Je serai au logis dans un quart d'heure; qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

M. RAFLE, *faisant quelques pas pour sortir et revenant.* J'oubliais la principale affaire: je ne l'ai pas mise sur mon agenda.

M. TURCARET. Qu'est-ce que c'est que cette principale affaire?

M. RAFLE. Une nouvelle qui vous surprendra fort. Madame Turcaret est à Paris.

M. TURCARET, *à demi-voix.* Parlez bas, monsieur Rafle, parlez bas.

M. RAFLE, *à demi-voix.* Je la rencontrai hier dans un fiacre, avec une manière de jeune seigneur dont le visage ne m'est pas tout à fait inconnu, et que je viens de trouver dans cette rue-ci en arrivant.

M. TURCARET, *à demi-voix.* Vous ne lui parlâtes point?

M. RAFLE, *à demi-voix.* Non; mais elle m'a fait prier ce matin de ne vous en rien dire, et de vous faire souvenir seulement qu'il lui est dû quinze mois de la pension de quatre mille livres que vous lui donnez pour la tenir en province. Elle ne s'en retournera point qu'elle ne soit payée.

M. TURCARET, *à demi-voix.* Oh! ventrebleu! monsieur Rafle, qu'elle le soit: défaisons-nous promptement de cette créature-là. Vous lui porterez dès aujourd'hui les cinq cents pistoles du serrurier; mais qu'elle parte dès demain.

M. RAFLE, *à demi-voix.* Oh! elle ne demandera pas mieux. Je vais chercher le bourgeois et le mener chez vous.

M. TURCARET, *à demi-voix.* Vous m'y trouverez.

(*M. Rafle sort.*)

## SCÈNE X

M. TURCARET, *seul*

Malepeste! ce serait une sotte aventure si madame Turcaret s'avisait de venir en cette maison; elle me perdrait dans l'esprit de ma baronne, à qui j'ai fait accroire que j'étais veuf.

## SCÈNE XI

M. TURCARET, LISETTE

LISETTE. Madame m'a envoyée savoir, monsieur, si vous étiez encore ici en affaire.

M. TURCARET. Je n'en avais point, mon enfant; ce sont des bagatelles dont de pauvres diables de commis s'embarrassent la tête, parce qu'ils ne sont pas faits pour les grandes choses.

## SCÈNE XII

M. TURCARET, LISETTE, FRONTIN

FRONTIN, *à M. Turcaret.* Je suis ravi, monsieur, de vous trouver en conversation avec cette aimable personne: quelque intérêt que j'y prenne, je me garderai bien de troubler un si doux entretien.

M. TURCARET, *à Frontin.* Tu ne seras point de trop; approche, Frontin; je te regarde comme un homme tout à moi, et je veux que tu m'aides à gagner l'amitié de cette fille-là.

LISETTE. Cela ne sera point difficile.

FRONTIN. Oh! pour cela, non. Je ne sais pas, monsieur, sous quelle heureuse étoile vous êtes né; mais tout le monde a naturellement un grand faible[1] pour vous.

M. TURCARET. Cela ne vient point de l'étoile, cela vient des manières.

LISETTE. Vous les avez si belles, si prévenantes!...

M. TURCARET, *à Lisette.* Comment le sais-tu?

LISETTE. Depuis le peu de temps que je suis ici, je n'entends dire autre chose à madame la baronne.

M. TURCARET. Tout de bon?[1]

FRONTIN. Cette femme-là ne saurait cacher sa faiblesse: elle vous aime si tendrement...! Demandez, demandez à Lisette.

LISETTE. Oh! c'est vous qu'il en faut croire, monsieur Frontin.

FRONTIN. Non, je ne comprends pas moi-même tout ce que je sais là-dessus; et ce qui m'étonne davantage, c'est l'excès où cette passion est parvenue, sans pourtant que M. Turcaret se soit donné beaucoup de peine pour chercher à le mériter.

M. TURCARET. Comment, comment l'entends-tu?

FRONTIN. Je vous ai vu vingt fois, monsieur, manquer d'attention pour certaines choses...

M. TURCARET, *l'interrompant.* Oh! parbleu! je n'ai rien à me reprocher là-dessus.

LISETTE. Oh! non: je suis sûre que monsieur n'est pas homme à laisser échapper la moindre occasion de faire plaisir aux personnes qu'il aime. Ce n'est que par-là qu'on mérite d'être aimé.

FRONTIN, *à M. Turcaret.* Cependant, monsieur ne le mérite pas autant que je le voudrais.

M. TURCARET. Explique-toi donc.

FRONTIN. Oui; mais ne trouvez-vous point mauvais qu'en serviteur fidèle et sincère, je prenne la liberté de vous parler à cœur ouvert?

M. TURCARET. Parle.

FRONTIN. Vous ne répondez pas assez à l'amour que madame la baronne a pour vous.

M. TURCARET, *à Frontin.* Je n'y réponds pas!

FRONTIN. Non, monsieur. (*A Lisette.*) Je t'en fais juge, Lisette. Monsieur, avec tout son esprit, fait des fautes d'attention.

M. TURCARET. Qu'appelles-tu donc des fautes d'attention?

FRONTIN. Un certain oubli, certaine négligence...

M. TURCARET. Mais encore?

FRONTIN. Par exemple, n'est-ce pas une chose honteuse que vous n'ayez pas encore songé à lui faire présent d'un équipage?

LISETTE, *à M. Turcaret.* Ah! pour cela, monsieur, il a raison: vos commis en donnent bien à leurs maîtresses.

M. TURCARET. A quoi bon un équipage? N'a-t-elle pas le mien, dont elle dispose quand il lui plaît?

FRONTIN. Oh! monsieur, avoir un carrosse à soi, ou être obligé d'emprunter ceux de ses amis, cela est bien différent.

LISETTE, *à M. Turcaret.* Vous êtes trop dans le monde pour ne le pas connaître: la plupart des femmes sont plus sensibles à la vanité d'avoir un équipage qu'au plaisir même de s'en servir.

M. TURCARET. Oui, je comprends cela.

FRONTIN. Cette fille-là, monsieur, est de fort bon sens; elle ne parle pas mal au moins.

M. TURCARET. Je ne te trouve pas si sot non plus que je t'ai cru d'abord, toi, Frontin.

FRONTIN. Depuis que j'ai l'honneur d'être à votre service, je sens de moment en moment que l'esprit me vient. Oh! je prévois que je profiterai beaucoup avec vous.

M. TURCARET. Il ne tiendra qu'à toi.

FRONTIN. Je vous proteste, monsieur, que je ne manque pas de bonne volonté. Je donnerais donc à madame la baronne un bon grand carrosse, bien étoffé.

M. TURCARET. Elle en aura un. Vos réflexions sont justes: elles me déterminent.

FRONTIN. Je savais bien que ce n'était qu'une faute d'attention.

M. TURCARET. Sans doute; et, pour marque de cela, je vais, de ce pas, commander un carosse.

FRONTIN. Fi donc, monsieur! il ne faut pas que vous paraissiez là-dedans, vous; il ne serait pas honnête que l'on sût dans le monde que vous donnez un carrosse à madame la baronne. Servez-vous d'un tiers, d'une main étrangère, mais fidèle. Je connais deux ou trois selliers qui ne savent point encore que je suis à vous; si vous voulez, je me chargerai du soin...

M. TURCARET, *l'interrompant.* Volontiers. Tu me parais assez entendu, je m'en rapporte[1] à toi (*lui donnant sa bourse*). Voilà soixante pistoles que j'ai de reste dans ma bourse, tu les donneras à compte.

FRONTIN. Je n'y manquerai pas, monsieur. A l'égard des chevaux, j'ai un maître maquignon qui est mon neveu à la mode de Bretagne;[2] il vous en fournira de fort beaux.

M. TURCARET. Qu'il me vendra bien cher, n'est-ce pas?

FRONTIN. Non, monsieur; il vous les vendra en conscience.

M. TURCARET. La conscience d'un maquignon!

FRONTIN. Oh! je vous en réponds comme de la mienne.

M. TURCARET. Sur ce pied-là, je me servirai de lui.

FRONTIN. Autre faute d'attention...

M. TURCARET, *l'interrompant.* Oh! va te promener avec tes fautes d'attention. Ce coquin-là me ruinerait à la fin. Tu diras de ma part, à madame la baronne, qu'une affaire, qui sera bientôt terminée, m'appelle au logis. (*Il sort.*)

## SCÈNE XIII

FRONTIN, LISETTE

FRONTIN. Cela ne commence pas mal.

LISETTE. Non, pour madame la baronne ; mais pour nous ?

FRONTIN, *lui remettant la bourse.* Voilà déjà soixante pistoles que nous pouvons garder : je les gagnerai bien sur l'équipage ; serre-les : ce sont les premiers fondements de notre communauté.

LISETTE. Oui ; mais il faut promptement bâtir sur ces fondements-là, car je fais des réflexions morales, je t'en avertis.

FRONTIN. Peut-on les savoir ?

LISETTE. Je m'ennuie d'être soubrette.

FRONTIN. Comment, diable ! tu deviens ambitieuse ?

LISETTE. Oui, mon enfant. Il faut que l'air qu'on respire dans une maison fréquentée par un financier soit contraire à la modestie ; car, depuis le peu de temps que j'y suis, il me vient des idées de grandeur que je n'ai jamais eues. Hâte-toi d'amasser du bien ; autrement, quelque engagement que nous ayons ensemble, le premier riche faquin qui se présentera pour m'épouser. . .

FRONTIN. Mais donne-moi donc le temps de m'enrichir.

LISETTE. Je te donne trois ans : c'est assez pour un homme d'esprit.

FRONTIN. Je ne te demande pas davantage. C'est assez, ma princesse ; je vais ne rien épargner pour vous mériter ; et si je manque d'y réussir, ce ne sera pas faute d'attention.

## SCÈNE XIV

LISETTE, *seule*

Je ne saurais m'empêcher d'aimer ce Frontin ; c'est mon chevalier, à moi ; et, au train que je lui vois prendre, j'ai un secret pressentiment qu'avec ce garçon-là je deviendrai quelque jour femme de qualité.

# ACTE QUATRIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, FRONTIN

LE CHEVALIER. Que fais-tu ici ? Ne m'avais-tu pas dit que tu retournerais chez ton agent de change ? Est-ce que tu ne l'aurais pas encore trouvé au logis ?

FRONTIN. Pardonnez-moi, monsieur ; mais il n'était pas en fonds ; il n'avait pas chez lui toute la somme ; il m'a dit de retourner ce soir. Je vais vous rendre le billet, si vous le voulez.

LE CHEVALIER. Eh ! garde-le ; que veux-tu que j'en fasse ? La baronne est là-dedans ; que fait-elle ?

FRONTIN. Elle s'entretient avec Lisette d'un carrosse que je vais ordonner pour elle, et d'une certaine maison de campagne qui lui plaît, et qu'elle veut louer, en attendant que je lui en fasse faire l'acquisition.

LE CHEVALIER. Un carrosse, une maison de campagne ! quelle folie !

FRONTIN. Oui ; mais tout cela se doit faire aux dépens de M. Turcaret. Quelle sagesse !

LE CHEVALIER. Cela change la thèse.

FRONTIN. Il n'y a qu'une chose qui l'embarrassait.

LE CHEVALIER. Eh ! quoi ?

FRONTIN. Une petite bagatelle.

LE CHEVALIER. Dis-moi donc ce que c'est ?

FRONTIN. Il faut meubler cette maison de campagne; elle ne savait comment engager à cela M. Turcaret; mais le génie supérieur qu'elle a placé auprès de lui s'est chargé de ce soin-là.

LE CHEVALIER. De quelle manière t'y prendras-tu?

FRONTIN. Je vais chercher un vieux coquin de ma connaissance qui nous aidera à tirer dix mille francs dont nous avons besoin pour nous meubler.

LE CHEVALIER. As-tu bien fait attention à ton stratagème?

FRONTIN. Oh! que oui, monsieur! C'est mon fort que l'attention: j'ai tout cela dans ma tête; ne vous mettez pas en peine. Un petit acte supposé... un faux exploit.[1]

LE CHEVALIER, *l'interrompant.* Mais prends-y garde, Frontin; M. Turcaret sait les affaires.

FRONTIN. Mon vieux coquin les sait encore mieux que lui: c'est le plus habile, le plus intelligent écrivain...

LE CHEVALIER. C'est une autre chose.

FRONTIN. Il a presque toujours eu son logement dans les maisons du roi,[2] à cause de ses écritures.

LE CHEVALIER. Je n'ai plus rien à te dire.

FRONTIN. Je sais où le trouver à coup sûr, et nos machines seront bientôt prêtes; adieu. Voilà M. le marquis qui vous cherche.

(*Il sort.*)

## SCÈNE II

LE MARQUIS, LE CHEVALIER

LE MARQUIS. Ah! palsambleu, chevalier, tu deviens bien rare. On ne te trouve nulle part; il y a vingt-

quatre heures que je te cherche pour te consulter sur une affaire de cœur.

LE CHEVALIER. Eh! depuis quand te mêles-tu de ces sortes d'affaires, toi?

LE MARQUIS. Depuis trois ou quatre jours.

LE CHEVALIER. Et tu m'en fais aujourd'hui la première confidence? Tu deviens bien discret.

LE MARQUIS. Je me donne au diable[1] si j'y ai songé. Une affaire de cœur ne me tient au cœur que très faiblement, comme tu sais. C'est une conquête que j'ai faite par hasard, que je conserve par amusement, et dont je me déferai par caprice, ou par raison peut-être.

LE CHEVALIER. Voilà un bel attachement!

LE MARQUIS. Il ne faut pas que les plaisirs de la vie nous occupent trop sérieusement. Je ne m'embarrasse de rien, moi; elle m'avait donné son portrait, je l'ai perdu; un autre s'en pendrait, (*faisant le geste de montrer quelque chose qui n'a nulle valeur.*) je m'en soucie comme de cela.

LE CHEVALIER. Avec de pareils sentiments tu dois te faire adorer. Mais dis-moi un peu, qu'est-ce que c'est que cette femme-là?

LE MARQUIS. C'est une femme de qualité, une comtesse de province; car elle me l'a dit.

LE CHEVALIER. Eh! quel temps as-tu pris pour faire cette conquête-là? Tu dors tout le jour, et bois toute la nuit ordinairement.

LE MARQUIS. Oh! non pas, non pas, s'il vous plaît; dans ce temps-ci, il y a des heures de bal: c'est là qu'on trouve de bonnes occasions.

LE CHEVALIER. C'est-à-dire que c'est une connaissance de bal?

LE MARQUIS. Justement: j'y allais l'autre jour, un peu chaud de vin; j'étais en pointe,[1] j'agaçais les jolis masques. J'aperçois une taille, un air de gorge, une tournure de hanches. J'aborde, je prie, je presse, j'obtiens qu'on se démasque; je vois une personne...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.* Jeune, sans doute.

LE MARQUIS. Non, assez vieille.

LE CHEVALIER. Mais belle encore, et des plus agréables?

LE MARQUIS. Pas trop belle.

LE CHEVALIER. L'amour, à ce que je vois, ne t'aveugle pas.

LE MARQUIS. Je rends justice à l'objet aimé.

LE CHEVALIER. Elle a donc de l'esprit?

LE MARQUIS. Ah! pour de l'esprit, c'est un prodige! Quel flux de pensées! quelle imagination! Elle me dit cent extravagances qui me charmèrent.

LE CHEVALIER. Quel fut le résultat de la conversation?

LE MARQUIS. Le résultat? Je la ramenai chez elle avec sa compagnie; je lui offris mes services, et la vieille folle les accepta.

LE CHEVALIER. Tu l'as revue depuis?

LE MARQUIS. Le lendemain au soir, dès que je fus levé, je me rendis à son hôtel.

LE CHEVALIER. Hôtel garni[2] apparemment?

LE MARQUIS. Oui, hôtel garni.

LE CHEVALIER. Eh bien?

LE MARQUIS. Eh bien, autre vivacité de conversation, nouvelles folies, tendres protestations de ma part, vives réparties de la sienne. Elle me donna ce maudit portrait que j'ai perdu avant-hier. Je ne l'ai pas revue

depuis. Elle m'a écrit, je lui ai fait réponse ; elle m'attend aujourd'hui ; mais je ne sais ce que je dois faire. Irai-je, ou n'irai-je pas ? Que me conseilles-tu ? C'est pour cela que je te cherche.

LE CHEVALIER. Si tu n'y vas pas, cela sera malhonnête.

LE MARQUIS. Oui ; mais si j'y vais aussi, cela paraîtra bien empressé ; la conjoncture[1] est délicate. Marquer tant d'empressement, c'est courir après une femme ; cela est bien bourgeois ; qu'en dis-tu ?

LE CHEVALIER. Pour te donner conseil là-dessus, il faudrait connaître cette personne-là.

LE MARQUIS. Il faut te la faire connaître. Je veux te donner ce soir à souper chez elle avec la baronne.

LE CHEVALIER. Cela ne se peut pas pour ce soir ; car je donne à souper ici.

LE MARQUIS. A souper ici ! je t'amène ma conquête.

LE CHEVALIER. Mais la baronne. . .

LE MARQUIS. Oh ! la baronne s'accommodera fort de cette femme-là ; il est bon même qu'elles fassent connaissance : nous ferons quelquefois de petites parties carrées.

LE CHEVALIER. Mais ta comtesse ne fera-t-elle pas difficulté de venir avec toi, tête-à-tête, dans une maison. . . ?

LE MARQUIS. Des difficultés ! Oh ! ma comtesse n'est pas difficultueuse ;[2] c'est une personne qui sait vivre, une femme revenue des préjugés de l'éducation.

LE CHEVALIER. Eh bien, amène-la, tu nous feras plaisir.

LE MARQUIS. Tu en seras charmé, toi. Les jolies manières ! Tu verras une femme vive, pétulante, dis-

traite, étourdie, dissipée, et toujours barbouillée de tabac. On ne la prendrait pas pour une femme de province.

LE CHEVALIER. Tu en fais un beau portrait ; nous verrons si tu n'es pas un peintre flatteur.

LE MARQUIS. Je vais la chercher. Sans adieu, chevalier.

LE CHEVALIER. Serviteur, marquis.

(*Le marquis sort.*)

## SCÈNE III

LE CHEVALIER, *seul*

Cette charmante conquête du marquis est apparemment une comtesse comme celle que j'ai sacrifiée à la baronne.

## SCÈNE IV

LA BARONNE, LE CHEVALIER

LA BARONNE. Que faites-vous donc là seul, chevalier? Je croyais que le marquis était avec vous ?

LE CHEVALIER, *riant.* Il sort dans le moment, madame. . . Ah ! ah ! ah !

LA BARONNE. De quoi riez-vous donc ?

LE CHEVALIER. Ce fou de marquis est amoureux d'une femme de province, d'une comtesse qui loge en chambre garnie ; il est allé la prendre chez elle pour l'amener ici : nous en aurons le divertissement.

LA BARONNE. Mais, dites-moi, chevalier, les avez-vous priés à souper ?

LE CHEVALIER. Oui, madame ; augmentation de convives, surcroît de plaisir : [1] il faut amuser M. Turcaret, le dissiper.

LA BARONNE. La présence du marquis le divertira mal : vous ne savez pas qu'ils se connaissent, ils ne s'aiment point; il s'est passé tantôt, entre eux, une scène ici. . .

LE CHEVALIER, *l'interrompant.* Le plaisir de la table raccommode tout. Ils ne sont peut-être pas si mal ensemble qu'il soit impossible de les réconcilier. Je me charge de cela ; reposez-vous sur moi. M. Turcaret est un bon sot.

LA BARONNE, *voyant entrer M. Turcaret.* Taisez-vous ; je crois que le voici ; je crains qu'il ne vous ait entendu.

## SCÈNE V

M. TURCARET, LA BARONNE, LE CHEVALIER

LE CHEVALIER, *à M. Turcaret, en l'embrassant.* Monsieur Turcaret veut bien permettre qu'on l'embrasse, et qu'on lui témoigne la vivacité du plaisir qu'on aura tantôt à se trouver avec lui le verre à la main.

M. TURCARET, *au chevalier.* Le plaisir de cette vivacité-là . . . monsieur, sera . . . bien réciproque : l'honneur que je reçois d'une part. . . joint à . . . la satisfaction que . . . l'on trouve de l'autre . . . (*montrant la baronne*) avec madame, fait, en vérité, que, je vous assure . . . que . . . je suis fort aise de cette partie-là.

LA BARONNE. Vous allez, monsieur, vous engager dans des compliments qui embarrasseront aussi M. le chevalier ; et vous ne finirez ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER. Ma cousine a raison ; supprimons la cérémonie, et ne songeons qu'à nous réjouir. Vous aimez la musique ?

M. TURCARET. Si je l'aime ? Malepeste ! je suis abonné à l'Opéra.

LE CHEVALIER. C'est la passion dominante des gens du beau monde.

M. TURCARET. C'est la mienne.

LE CHEVALIER. La musique remue les passions.

M. TURCARET. Terriblement. Une belle voix, soutenue d'une trompette, cela jette dans une douce rêverie.[1]

LE CHEVALIER. Oui, vraiment. Que je suis un grand sot de n'avoir pas songé à cet instrument-là ! (*voulant sortir.*) Oh ! parbleu, puisque vous êtes dans le goût des trompettes, je vais moi-même donner ordre...

M. TURCARET, *l'arrêtant.* Je ne souffrirai point cela, monsieur le chevalier ; je ne prétends point que, pour une trompette....

LA BARONNE, *bas, à M. Turcaret.* Laissez-le aller, monsieur.

(*Le chevalier sort.*)

## SCÈNE VI

M. TURCARET, LA BARONNE

LA BARONNE. Et quand nous pouvons être seuls quelques moments ensemble, épargnons-nous, autant qu'il nous sera possible, la présence des importuns.

M. TURCARET. Vous m'aimez plus que je ne mérite, madame.

LA BARONNE. Qui ne vous aimerait pas ? Mon cousin le chevalier lui-même a toujours eu un attachement pour vous...

M. TURCARET, *l'interrompant.* Je lui suis bien obligé.

LA BARONNE. Une attention pour tout ce qui peut vous plaire.

M. TURCARET, *l'interrompant.* Il me paraît fort bon garçon.

## SCÈNE VII

LA BARONNE, M. TURCARET, LISETTE

LA BARONNE, *à Lisette.* Qu'y a-t-il, Lisette ?

LISETTE, *à la baronne.* Un homme vêtu de gris-noir, avec un rabat[1] sale et une vieille perruque. (*Bas.*) Ce sont les meubles de la maison de campagne.

LA BARONNE. Qu'on fasse entrer...

## SCÈNE VIII[2]

LA BARONNE, M. TURCARET, FRONTIN, LISETTE, M. FURET

M. FURET, *à la baronne et à Lisette.* Qui de vous deux, mesdames, est la maîtresse de céans ?

LA BARONNE. C'est moi : que voulez-vous ?

M. FURET, *à la baronne.* Je ne répondrai point que, au préalable,[3] je ne me sois donné l'honneur de vous saluer, vous, madame, et toute l'honorable compagnie, avec tout le respect dû et requis.

M. TURCARET, *à part.* Voilà un plaisant original !

LISETTE, *à M. Furet.* Sans tant de façons, monsieur, dites-nous au préalable qui vous êtes ?

M. FURET, *à Lisette.* Je suis huissier à verge,[4] à votre service ; et je me nomme M. Furet.

LA BARONNE. Chez moi un huissier !

FRONTIN. Cela est bien insolent.

M. TURCARET, *à la baronne.* Voulez-vous, madame,

que je jette ce drôle-là par les fenêtres? Ce n'est pas le premier coquin que...

M. FURET, *l'interrompant.* Tout beau, monsieur! D'honnêtes huissiers comme moi ne sont point exposés à de pareilles aventures. J'exerce mon petit ministère d'une façon si obligeante, que toutes les personnes de qualité se font un plaisir de recevoir un exploit de ma main. (*tirant un papier de sa poche.*) En voici un que j'aurai, s'il vous plaît, l'honneur (avec votre permission, monsieur), que j'aurai l'honneur de présenter respectueusement à madame.... sous votre bon plaisir, monsieur.

LA BARONNE. Un exploit à moi! (*à Lisette.*) Voyez ce que c'est, Lisette.

LISETTE. Moi, madame, je n'y connais rien; je ne sais lire que des billets doux. (*A Frontin.*) Regarde, toi, Frontin.

FRONTIN. Je n'entends pas encore les affaires.

M. FURET, *à la baronne.* C'est pour une obligation que défunt M. le baron de Porcandorf, votre époux...

LA BARONNE, *l'interrompant.* Feu mon époux, monsieur? Cela ne me regarde point; j'ai renoncé à la communauté.[1]

M. TURCARET. Sur ce pied-là,[2] on n'a rien à vous demander.

M. FURET. Pardonnez-moi, monsieur, l'acte étant signé par madame....

M. TURCARET, *l'interrompant.* L'acte est donc solidaire?[3]

M. FURET. Oui, monsieur, très solidaire, et même avec déclaration d'emploi;[4] je vais vous en lire les termes; ils sont énoncés dans l'exploit.

M. TURCARET. Voyons si l'acte est en bonne forme.

M. FURET, *après avoir mis des lunettes, lisant son exploit.* « Par-devant,[1] etc., furent présents en leurs per-« sonnes haut et puissant, seigneur George-Guillaume de « Porcandorf, et dame Agnès-Ildegonde de La Dolin-« villière, son épouse, de lui dûment autorisée à l'effet « des présentes,[2] lesquels ont reconnu devoir à Eloi-Jé-« rôme Poussif, marchand de chevaux, la somme de dix « mille livres... »

LA BARONNE, *l'interrompant.* Dix mille livres !

LISETTE. La maudite obligation !

M. FURET, *continuant à lire son exploit.* « Pour un « équipage fourni par ledit Poussif, consistant en douze « mulets, quinze chevaux normands sous poil roux,[3] et « trois bardeaux[4] d'Auvergne, ayant tous crins, queues « et oreilles et garnis de leurs bâts, selles, brides et licols. »

LISETTE, *l'interrompant.* Brides et licols ! Est-ce à une femme de payer ces sortes de nippes-là ?

M. TURCARET. Ne l'interrompons point. (*A M. Furet.*) Achevez, mon ami.

M. FURET, *achevant de lire son exploit.* « Au paye-« ment desquelles dix mille livres lesdits débiteurs ont « obligé, affecté et hypothéqué généralement leurs biens « présents et à venir, sans division ni discussion, renon-« çant auxdits droits ; et, pour l'exécution des présentes, « ont élu domicile[5] chez Innocent-Blaise Le Juste, ancien « procureur au Châtelet,[6] demeurant rue du Bout-du-« Monde.[7] Fait et passé,[8] etc. »

FRONTIN, *à M. Turcaret.* L'acte est-il en bonne forme, monsieur ?

M. TURCARET, *à Frontin.* Je n'y trouve rien à redire que la somme.

M. FURET. Que la somme, monsieur ! Oh ! il n'y a rien à redire à la somme, elle est fort bien énoncée.

M. TURCARET, *à la baronne.* Cela est chagrinant.

LA BARONNE. Comment ! chagrinant ? Est-ce qu'il faudra qu'il m'en coûte sérieusement dix mille livres pour avoir signé ?

LISETTE. Voilà ce que c'est que d'avoir trop de complaisance pour un mari ! Les femmes ne se corrigeront-elles jamais de ce défaut-là ?

LA BARONNE. Quelle injustice ! (*à M. Turcaret.*) N'y a-t-il pas moyen de revenir contre cet acte-là, monsieur Turcaret ?

M. TURCARET. Je n'y vois point d'apparence. Si dans l'acte vous n'aviez pas expressément renoncé aux droits de division et de discussion, nous pourrions chicaner ledit Poussif.

LA BARONNE. Il faut donc se résoudre à payer, puisque vous m'y condamnez, monsieur ; je n'appelle pas de vos décisions.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.* Quelle déférence on a pour vos sentiments !

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Cela m'incommodera un peu ; cela dérangera la destination que j'avais faite de certain billet au porteur que vous savez.

LISETTE. Il n'importe, payons, madame ; ne soutenons pas un procès contre l'avis de M. Turcaret.

LA BARONNE. Le ciel m'en préserve ! Je vendrais plutôt mes bijoux et mes meubles.

FRONTIN, *bas, à M. Turcaret.* Vendre ses meubles, ses bijoux ! et pour l'équipage d'un mari encore ! La pauvre femme !

M. TURCARET, *à la baronne.* Non, madame, vous ne

vendrez rien ; je me charge de cette dette-là, j'en fais mon affaire.

LA BARONNE. Vous vous moquez ; je me servirai de ce billet, vous dis-je.

M. TURCARET. Il faut le garder pour un autre usage.

LA BARONNE. Non, monsieur, non ; la noblesse de votre procédé m'embarrasse plus que l'affaire même.

M. TURCARET. N'en parlons plus, madame ; je vais tout de ce pas y mettre ordre.

FRONTIN. La belle âme !... (*à M. Furet.*) Suis-nous, sergent, on va te payer.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Ne tardez pas, au moins ; songez que l'on vous attend.

M. TURCARET. J'aurai promptement terminé cela, et puis je reviendrai des affaires aux plaisirs.

(*Il sort avec M. Furet et Frontin.*)

## SCÈNE IX

LA BARONNE, LISETTE

LISETTE, *à part.* Et nous vous renverrons des plaisirs aux affaires, sur ma parole. Les habiles fripons que MM. Furet et Frontin, et la bonne dupe que M. Turcaret !

LA BARONNE. Il me paraît qu'il l'est trop, Lisette.

LISETTE. Effectivement, on n'a point assez de mérite à le faire donner dans le panneau.[1]

LA BARONNE. Sais-tu bien que je commence à le plaindre ?

LISETTE. Mort de ma vie ! point de pitié indiscrète. Ne plaignons point un homme qui ne plaint personne.

LA BARONNE. Je sens naître, malgré moi, des scrupules.

LISETTE. Il faut les étouffer.

LA BARONNE. J'ai peine à les vaincre.

LISETTE. Il n'est pas encore temps d'en avoir; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires, que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

## SCÈNE X

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN

JASMIN, *à la baronne.* C'est de la part de madame Dorimène.

LA BARONNE. Faites entrer. (*Jasmin sort.*)

## SCÈNE XI

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE. Elle m'envoie peut-être proposer une partie de plaisir; mais...

## SCÈNE XII

LA BARONNE, LISETTE, MADAME JACOB

MADAME JACOB, *à la baronne.* Je vous demande pardon, madame, de la liberté que je prends. Je revends à la toilette,[1] et je me nomme madame Jacob. J'ai l'honneur de vendre quelquefois des dentelles et toutes sortes de pommades à madame Dorimène. Je viens de l'avertir que j'aurai tantôt un bon hasard; mais elle n'est point en argent, et elle m'a dit que vous pourriez vous en accommoder.

LA BARONNE. Qu'est-ce que c'est ?

MADAME JACOB. Une garniture de quinze cents livres, que veut revendre une fermière des regrats; elle ne l'a mise que deux fois. La dame en est dégoûtée; elle la trouve trop commune; elle veut s'en défaire.

LA BARONNE. Je ne serais pas fâchée de voir cette coiffure.

MADAME JACOB. Je vous l'apporterai dès que je l'aurai, madame; je vous en ferai avoir bon marché.

LISETTE. Vous n'y perdrez pas; madame est généreuse.

MADAME JACOB. Ce n'est pas l'intérêt qui me gouverne; et j'ai, Dieu merci, d'autres talents que de revendre à la toilette.

LA BARONNE. J'en suis persuadée.

LISETTE, *à madame Jacob.* Vous en avez bien la mine.

MADAME JACOB. Eh! vraiment, si je n'avais pas d'autre ressource, comment pourrais-je élever mes enfants aussi honnêtement que je fais? J'ai un mari, à la vérité, mais il ne sert qu'à faire grossir ma famille, sans m'aider à l'entretenir.

LISETTE. Il y a bien des maris qui font tout le contraire.

LA BARONNE. Eh! que faites-vous donc, madame Jacob, pour fournir ainsi toute seule aux dépenses de votre famille?

MADAME JACOB. Je fais des mariages, ma bonne dame. Il est vrai que ce sont des mariages légitimes, ils ne produisent pas tant que les autres; mais, voyez-vous, je ne veux avoir rien à me reprocher.

LISETTE. C'est fort bien fait.

MADAME JACOB. J'ai marié depuis quatre mois, un

jeune mousquetaire avec la veuve d'un auditeur des comptes. La belle union! ils tiennent tous les jours table ouverte; ils mangent la succession de l'auditeur le plus agréablement du monde.

LISETTE. Ces deux personnes-là sont bien assorties.

MADAME JACOB. Oh! tous mes mariages sont heureux ... (*à la baronne*) et si madame était dans le goût de se marier, j'ai en main le plus excellent sujet.

LA BARONNE. Pour moi, madame Jacob?

MADAME JACOB. C'est un gentilhomme limousin; la bonne pâte de mari! il se laissera mener par une femme comme un Parisien.

LISETTE, *à la baronne.* Voilà encore un bon hasard, madame.

LA BARONNE. Je ne me sens point en disposition d'en profiter; je ne veux pas sitôt me marier, je ne suis point encore dégoûtée du monde.

LISETTE, *à madame Jacob.* Oh! bien, je le suis, moi, madame Jacob; mettez-moi sur vos tablettes.

MADAME JACOB. J'ai votre affaire; c'est un gros commis qui a déjà quelque bien, mais peu de protection; il cherche une jolie femme pour s'en faire.

LISETTE. Le bon parti! voilà mon fait.

LA BARONNE, *à madame Jacob.* Vous devez être riche, madame Jacob?

MADAME JACOB. Hélas! Hélas! je devrais faire dans Paris une autre figure: je devrais rouler carrosse, ma chère dame, ayant un frère comme j'en ai un dans les affaires.

LA BARONNE. Vous avez un frère dans les affaires?

MADAME JACOB. Et dans les grandes affaires, encore: je suis sœur de M. Turcaret, puisqu'il faut vous le dire; il n'est pas que vous n'en ayez ouï[1] parler.

LA BARONNE, *avec étonnement.* Vous êtes sœur de M. Turcaret?

MADAME JACOB. Oui, madame, je suis sa sœur de père et de mère même.

LISETTE, *étonnée aussi.* M. Turcaret est votre frère, madame Jacob?

MADAME JACOB. Oui, mon frère, mademoiselle, mon propre frère; et je n'en suis pas plus grande dame pour cela. Je vous vois toutes deux bien étonnées; c'est sans doute à cause qu'il me laisse prendre toute la peine que je me donne?

LISETTE. Eh! oui; c'est ce qui fait le sujet de notre étonnement.

MADAME JACOB. Il fait bien pis, le dénaturé qu'il est: il m'a défendu l'entrée de sa maison, et il n'a pas le cœur d'employer mon époux.

LA BARONNE. Cela crie vengeance.

LISETTE, *à madame Jacob.* Ah! le mauvais frère!

MADAME JACOB. Aussi mauvais frère que mauvais mari: n'a-t-il pas chassé sa femme de chez lui?

LA BARONNE. Ils faisaient donc mauvais ménage?

MADAME JACOB. Ils le font bien encore, madame; ils n'ont ensemble aucun commerce, et ma belle-sœur est en province.

LA BARONNE. Quoi! M. Turcaret n'est pas veuf?

MADAME JACOB. Bon! il y a dix ans qu'il est séparé de sa femme, à qui il fait tenir une pension à Valognes,[1] afin de l'empêcher de venir à Paris.

LA BARONNE, *bas, à Lisette.* Lisette!

LISETTE, *bas.* Par ma foi, madame, voilà un méchant homme!

MADAME JACOB. Oh! le ciel le punira tôt ou tard,

cela ne lui peut manquer ; et j'ai déjà ouï dire dans une maison qu'il y avait du dérangement dans ses affaires.

LA BARONNE. Du dérangement dans ses affaires ?

MADAME JACOB. Eh ! le moyen qu'il n'y en ait pas ?[1] C'est un vieux fou qui a toujours aimé toutes les femmes, hors la sienne ; il jette tout par les fenêtres dès qu'il est amoureux ; c'est un panier percé.

LISETTE, *bas, à elle-même.* A qui le dit-elle ? Qui le sait mieux que nous ?

MADAME JACOB, *à la baronne.* Je ne sais à qui il est attaché présentement ; mais il a toujours quelque demoiselle qui le plume, qui l'attrape ; et il s'imagine les attraper, lui, parce qu'il leur promet de les épouser. N'est-ce pas là un grand sot ? Qu'en dites-vous, madame ?

LA BARONNE, *déconcertée.* Oui, cela n'est pas tout à fait...

MADAME JACOB, *l'interrompant.* Oh ! que j'en suis aise ! il le mérite bien, le malheureux ! il le mérite bien. Si je connaissais sa maîtresse, j'irais lui conseiller de le piller, de le manger, de le ronger, de l'abîmer. (*A Lisette.*) N'en feriez-vous pas autant, mademoiselle ?

LISETTE. Je n'y manquerais pas, madame Jacob.

MADAME JACOB, *à la baronne.* Je vous demande pardon de vous étourdir ainsi de mes chagrins ; mais, quand il m'arrive d'y faire réflexion, je me sens si pénétrée, que je ne puis me taire. Adieu, madame ; sitôt que j'aurai la garniture, je ne manquerai pas de vous l'apporter.

LA BARONNE. Cela ne presse pas, madame, cela ne presse pas. (*Madame Jacob sort.*)

## SCÈNE XIII

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE. Eh bien, Lisette !

LISETTE. Eh bien, madame !

LA BARONNE. Aurais-tu deviné que M. Turcaret eût eu une sœur revendeuse à la toilette ?

LISETTE. Auriez-vous cru, vous, qu'il eût eu une vraie femme en province ?

LA BARONNE. Le traître ! il m'avait assuré qu'il était veuf, et je le croyais de bonne foi.

LISETTE. Ah ! le vieux fourbe !... Mais qu'est-ce donc que cela ? qu'avez-vous ? Je vous vois toute chagrine ; merci de ma vie ! vous prenez la chose aussi sérieusement que si vous étiez amoureuse de M. Turcaret.

LA BARONNE. Quoique je ne l'aime pas, puis-je perdre sans chagrin l'espérance de l'épouser ? Le scélérat ! il a une femme ! Il faut que je rompe avec lui.

LISETTE. Oui ; mais l'intérêt de votre fortune veut que vous le ruiniez auparavant. Allons, madame, pendant que nous le tenons, brusquons son coffre-fort, saisissons ses billets, mettons M. Turcaret à feu et à sang,[1] rendons-le enfin si misérable, qu'il puisse un jour faire pitié même à sa femme, et redevenir frère de madame Jacob.

# ACTE CINQUIÈME

## SCÈNE PREMIÈRE

LISETTE, *seule*

La bonne maison que celle-ci pour Frontin et pour moi! Nous avons déjà soixante pistoles, et il nous en reviendra peut-être autant de l'acte solidaire. Courage! si nous gagnons souvent de ces petites sommes-là, nous en aurons à la fin une raisonnable.

## SCÈNE II

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE. Il me semble que M. Turcaret devrait bien être de retour, Lisette.

LISETTE. Il faut qu'il lui soit survenu quelque nouvelle affaire... (*voyant entrer Flamand, sans le reconnaître d'abord, car il n'est plus en livrée.*) Mais que veut ce monsieur?

## SCÈNE III

LA BARONNE, LISETTE, FLAMAND

LA BARONNE, *à Lisette.* Pourquoi laisse-t-on entrer sans avertir?

FLAMAND. Il n'y a pas de mal à cela, madame, c'est moi.

LISETTE, *à la baronne en reconnaissant Flamand.* Eh! c'est Flamand, madame! Flamand sans livrée! Flamand l'épée au côté! Quelle métamorphose!

FLAMAND. Doucement, mademoiselle, doucement, on ne doit plus, s'il vous plaît, m'appeler Flamand tout court. Je ne suis plus laquais de M. Turcaret, non! il vient de me faire donner un bon emploi! oui! je suis présentement dans les affaires, dà! et, par ainsi, il faut m'appeler monsieur Flamand, entendez-vous?

LISETTE. Vous avez raison, monsieur Flamand; puisque vous êtes devenu commis, on ne doit plus vous traiter comme un laquais.

FLAMAND, *montrant la baronne.* C'est à madame que j'en ai l'obligation, et je viens ici tout exprès pour la remercier; c'est une bonne dame, qui a bien de la bonté pour moi, de m'avoir fait bailler une bonne commission qui me vaudra bien cent bons écus par chacun an, et qui est dans un bon pays encore; car c'est à Falaise,[1] qui est une si bonne ville, et où il y a, dit-on, de si bonnes gens.

LISETTE. Il y a bien du bon dans tout cela, monsieur Flamand.

FLAMAND. Je suis capitaine-concierge de la porte de Guibray;[2] j'aurai les clefs, et pourrai faire entrer et sortir tout ce qu'il me plaira; l'on m'a dit que c'était un bon droit que celui-là.

LISETTE. Peste.

FLAMAND. Oh! ce qu'il a de meilleur, c'est que cet emploi-là porte bonheur à ceux qui l'ont; car ils s'y enrichissent tretous.[3] M. Turcaret a, dit-on, commencé par là.

LA BARONNE. Cela est bien glorieux pour vous, mon-

sieur Flamand, de marcher ainsi sur les pas de votre maître.

LISETTE, *à Flamand.* Et nous vous exhortons, pour votre bien, à être honnête homme comme lui.

FLAMAND, *à la baronne.* Je vous envoierai,[1] madame, de petits présents de fois à autre.

LA BARONNE. Non, mon pauvre Flamand, je ne te demande rien.

FLAMAND. Oh! que si fait! Je sais bien comme les commis en usent avec les demoiselles qui les placent: mais tout ce que je crains, c'est d'être révoqué; car dans les commissions on est grandement sujet à ça, voyez-vous!

LISETTE. Cela est désagréable.

FLAMAND. Par exemple, le commis que l'on révoque aujourd'hui pour me mettre à sa place a eu cet emploi-là par le moyen d'une certaine dame que M. Turcaret a aimée, et qu'il n'aime plus. Prenez bien garde, madame, de me faire révoquer aussi.

LA BARONNE. J'y donnerai toute mon attention, monsieur Flamand.

FLAMAND. Je vous prie de plaire toujours à M. Turcaret, madame.

LA BARONNE. J'y ferai tout mon possible, puisque vous y êtes intéressé.

FLAMAND, *s'approchant de la baronne.* Mettez toujours de ce beau rouge pour lui donner dans la vue.

LISETTE, *le repoussant.* Allez, monsieur le capitaine-concierge, allez à votre porte de Guibray. Nous savons ce que nous avons à faire, oui; nous n'avons pas besoin de vos conseils, non; vous ne serez jamais qu'un sot: c'est moi qui vous le dis, dà; entendez-vous?

(*Flamand sort.*)

## SCÈNE IV

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE. Voilà le garçon le plus ingénu....

LISETTE. Il y a pourtant longtemps qu'il est laquais; il devrait bien être déniaisé.

## SCÈNE V

LA BARONNE, LISETTE, JASMIN

JASMIN, *à la baronne.* C'est M. le marquis avec une grosse et grande madame. (*Il sort.*)

## SCÈNE VI

LA BARONNE, LISETTE

LA BARONNE. C'est sa belle conquête; je suis curieuse de la voir.

LISETTE. Je n'en ai pas moins d'envie que vous; je m'en fais une plaisante image....

## SCÈNE VII

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LISETTE

LE MARQUIS, *à la baronne.* Je viens, ma charmante baronne, vous présenter une aimable dame, la plus spirituelle, la plus galante, la plus amusante personne.... Tant de bonnes qualités, qui vous sont communes, doivent vous lier d'estime et d'amitié.

LA BARONNE. Je suis très disposée à cette union....

(*Bas, à Lisette.*) C'est l'original du portrait que le chevalier m'a sacrifié.

MADAME TURCARET, *à la baronne.* Je crains, madame, que vous ne perdiez bientôt ces bons sentiments. Une personne du grand monde, du monde brillant, comme vous, trouvera peu d'agréments dans le commerce d'une femme de province.

LA BARONNE. Ah! vous n'avez point l'air provincial, madame; et nos dames le plus de mode n'ont pas des manières plus agréables que les vôtres.

LE MARQUIS, *en montrant madame Turcaret.* Ah! palsambleu! non; je m'y connais, madame; et vous conviendrez avec moi, en voyant cette taille et ce visage-là, que je suis le seigneur de France du meilleur goût.

MADAME TURCARET. Vous êtes trop poli, monsieur le marquis; ces flatteries-là pourraient me convenir en province, où je brille assez, sans vanité. J'y suis toujours à l'affût des modes; on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées, et je puis me vanter d'être la première qui ait porté des pretintailles[1] dans la ville de Valognes.

LISETTE, *à part.* Quelle folle!

LA BARONNE. Il est beau de servir de modèle à une ville comme celle-là.

MADAME TURCARET. Je l'ai mise sur un pied! j'en ai fait un petit Paris par la belle jeunesse que j'y attire.

LE MARQUIS. Comment, un petit Paris! Savez-vous bien qu'il faut trois mois de Valognes pour achever un homme de cour?

MADAME TURCARET, *à la baronne.* Oh! je ne vis pas comme une dame de campagne, au moins, je ne me tiens point enfermée dans un château, je suis trop faite pour

la société. Je demeure en ville, et j'ose dire que ma maison est une école de politesse et de galanterie pour les jeunes gens.

LISETTE. C'est une façon de collège pour toute la basse Normandie.

MADAME TURCARET, *à la baronne.* On joue chez moi, on s'y rassemble pour médire ; on y lit tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô,[1] à Coutances, et qui valent bien les ouvrages de Vire et de Caen. J'y donne aussi quelquefois des fêtes galantes, des soupers-collations. Nous avons des cuisiniers qui ne savent faire aucun ragoût, à la vérité ; mais ils tirent les viandes si à propos, qu'un tour de broche de plus ou de moins, elles seraient gâtées.

LE MARQUIS. C'est l'essentiel de la bonne chère. Ma foi, vive Valognes pour le rôti !

MADAME TURCARET. Et pour les bals, nous en donnons souvent. Que l'on s'y divertit ! cela est d'une propreté ! Les dames de Valognes sont les premières dames du monde pour savoir bien l'art de se masquer, et chacune a son déguisement favori. Devinez quel est le mien.

LISETTE. Madame se déguise en Amour, peut-être.

MADAME TURCARET. Oh ! pour cela, non.

LA BARONNE. Vous vous mettez en déesse, apparemment, en Grâce ?

MADAME TURCARET. En Vénus, ma chère, en Vénus.

LE MARQUIS, *ironiquement.* En Vénus ! Ah ! madame, que vous êtes bien déguisée !

LISETTE, *à madame Turcaret.* On ne peut pas mieux.

## SCÈNE VIII

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LISETTE

LE CHEVALIER, *à la baronne.* Madame, nous aurons tantôt le plus ravissant concert... (*à part, apercevant madame Turcaret.*) Mais que vois-je!

MADAME TURCARET, *à part.* O ciel!

LA BARONNE, *bas, à Lisette.* Je m'en doutais bien.

LE CHEVALIER. Est-ce là cette dame dont tu m'as parlé, marquis?

LE MARQUIS, *au chevalier.* Oui, c'est ma comtesse. Pourquoi cet étonnement?

LE CHEVALIER. Oh! parbleu! je ne m'attendais pas à celui-là.

MADAME TURCARET, *à part.* Quel contre-temps!

LE MARQUIS, *au chevalier.* Explique-toi, chevalier: est-ce que tu connaîtrais ma comtesse?

LE CHEVALIER. Sans doute: il y a huit jours que je suis en liaison avec elle.

LE MARQUIS. Qu'entends-je? Ah! l'infidèle! l'ingrate!

LE CHEVALIER. Et, ce matin même, elle a eu la bonté de m'envoyer son portrait.

LE MARQUIS. Comment, diable! elle a donc des portraits à donner à tout le monde?

## SCÈNE IX

MADAME JACOB, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LISETTE

MADAME JACOB, *à la baronne.* Madame, je vous apporte la garniture que j'ai promis de vous faire voir.

LA BARONNE. Que vous prenez mal votre temps, madame Jacob! vous me voyez en compagnie...

MADAME JACOB. Je vous demande pardon, madame, je reviendrai une autre fois... (*apercevant Madame Turcaret.*) Mais qu'est-ce que je vois? Ma belle-sœur ici! madame Turcaret!

LE CHEVALIER. Madame Turcaret!

LA BARONNE, *à madame Jacob.* Madame Turcaret!

LISETTE, *à madame Jacob.* Madame Turcaret!

LE MARQUIS, *à part.* Le plaisant incident!

MADAME JACOB, *à madame Turcaret.* Par quelle aventure, madame, vous rencontré-je en cette maison?

MADAME TURCARET, *à part.* Payons de hardiesse.[1] (*A madame Jacob.*) Je ne vous connais pas, ma bonne.

MADAME JACOB. Vous ne connaissez pas madame Jacob? Tredame![2] est-ce à cause que depuis dix ans vous êtes séparée de mon frère, qui n'a pu vivre avec vous, que vous feignez de ne me pas connaître?

LE MARQUIS. Vous n'y pensez pas, madame Jacob; savez-vous bien que vous parlez à une comtesse?

MADAME JACOB, *au marquis.* A une comtesse! Eh! dans quel lieu, s'il vous plaît, est sa comté? Ah! vraiment, j'aime assez ces gros airs-là.

MADAME TURCARET. Vous êtes une insolente ma mie.[3]

MADAME JACOB. Une insolente! moi, je suis une insolente! Jour de Dieu! ne vous y jouez pas: s'il ne tient qu'à dire des injures, je m'en acquitterai aussi bien que vous.

MADAME TURCARET. Oh! je n'en doute pas: la fille d'un maréchal de Domfront[4] ne doit point demeurer en reste de sottises.

MADAME JACOB. La fille d'un maréchal! Pardi! voilà une dame bien relevée, pour venir me reprocher ma naissance! Vous avez apparemment oublié que M. Briochais,[1] votre père, était pâtissier dans la ville de Falaise. Allez, madame la comtesse, puisque comtesse y a, nous nous connaissons toutes deux: mon frère rira bien quand il saura que vous avez pris ce nom burlesque pour venir vous requinquer à Paris; je voudrais, par plaisir, qu'il vînt ici tout à l'heure.

LE CHEVALIER. Vous pourrez avoir ce plaisir-là, madame: nous attendons à souper M. Turcaret.

MADAME TURCARET, *à part.* Aïe!

LE MARQUIS, *à madame Jacob.* Et vous souperez aussi avec nous, madame Jacob; car j'aime les soupers de famille.

MADAME TURCARET, *à part.* Je suis au désespoir d'avoir mis le pied dans cette maison!

LISETTE, *à part.* Je le crois bien.

MADAME TURCARET, *à part, voulant sortir.* J'en vais sortir tout à l'heure.

LE MARQUIS, *l'arrêtant.* Vous ne vous en irez pas, s'il vous plaît, que vous n'ayez vu M. Turcaret.

MADAME TURCARET. Ne me retenez point, monsieur le marquis, ne me retenez point.

LE MARQUIS. Oh! palsambleu! mademoiselle Briochais, vous ne sortirez point, comptez là-dessus.

LE CHEVALIER. Eh! marquis, cesse de l'arrêter.

LE MARQUIS. Je n'en ferai rien. Pour la punir de nous avoir trompés tous deux, je la veux mettre aux prises[2] avec son mari.

LA BARONNE. Non, marquis; de grâce, laissez-la sortir.

LE MARQUIS. Prière inutile: tout ce que je puis faire pour vous, madame, c'est de lui permettre de se déguiser en Vénus, afin que son mari ne la reconnaisse pas.

LISETTE, *voyant entrer M. Turcaret.* Ah! par ma foi, voici M. Turcaret.

MADAME JACOB, *à part.* J'en suis ravie.

MADAME TURCARET, *à part.* La malheureuse journée!

LA BARONNE. Pourquoi faut-il que cette scène se passe chez moi.

LE MARQUIS, *à part.* Je suis au comble de ma joie.

## SCÈNE X

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE

M. TURCARET, *à la baronne.* J'ai renvoyé l'huissier, madame, et terminé... (*A part, apercevant sa sœur.*) Ah! en croirai-je mes yeux? ma sœur ici...! (*Apercevant sa femme.*) et, qui pis est, ma femme!

LE MARQUIS. Vous voilà en pays de connaissance, monsieur Turcaret: vous voyez une belle comtesse dont je porte les chaînes; vous voulez bien que je vous la présente, sans oublier madame Jacob.

MADAME JACOB, *à M. Turcaret.* Ah! mon frère!

M. TURCARET. Ah! ma sœur! (*A part.*) Qui diable les a amenées ici?

LE MARQUIS. C'est moi, monsieur Turcaret, vous m'avez cette obligation-là; embrassez ces deux objets chéris. Ah! qu'il paraît ému! j'admire la force du sang et de l'amour conjugal.

M. TURCARET, *à part.* Je n'ose la regarder, je crois voir mon mauvais génie.

MADAME TURCARET, *à part.* Je ne puis l'envisager sans horreur.

LE MARQUIS, *à M. et à madame Turcaret.* Ne vous contraignez point, tendres époux, laissez éclater toute la joie que vous devez sentir de vous revoir après dix années de séparation.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Vous ne vous attendiez pas, monsieur, à rencontrer ici madame Turcaret; et je conçois bien l'embarras où vous êtes; mais pourquoi m'avoir dit que vous étiez veuf?

LE MARQUIS. Il vous a dit qu'il était veuf! Eh! parbleu! sa femme m'a dit aussi qu'elle était veuve. Ils ont la rage tous deux de vouloir être veufs.

LA BARONNE, *à M. Turcaret.* Parlez: pourquoi m'avez-vous trompée?

M. TURCARET, *interdit.* J'ai cru, madame... qu'en vous faisant accroire que... je croyais être veuf... vous croiriez que... je n'aurais point de femme... (*à part.*) J'ai l'esprit troublé, je ne sais ce que je dis.

LA BARONNE. Je devine votre pensée, monsieur, et je vous pardonne une tromperie que vous avez crue nécessaire pour vous faire écouter; je passerai même plus avant: au lieu d'en venir aux reproches, je veux vous raccommoder avec madame Turcaret.

M. TURCARET. Qui? moi, madame! Oh! pour cela, non; vous ne la connaissez pas, c'est un démon; j'aimerais mieux vivre avec la femme du Grand Mogol.

MADAME TURCARET. Oh! monsieur, ne vous en défendez pas tant: je n'en ai pas plus d'envie que vous, au moins; et je ne viendrais point à Paris troubler vos plai-

sirs, si vous étiez plus exact à payer la pension que vous me faites pour me tenir en province.

LE MARQUIS, *à M. Turcaret.* Pour la tenir en province! Ah! monsieur Turcaret, vous avez tort: madame mérite qu'on lui paye les quartiers d'avance.

MADAME TURCARET. Il m'en est dû cinq; s'il ne me les donne pas, je ne pars point, je demeure à Paris pour le faire enrager: j'irai chez ses maîtresses faire un charivari; et je commencerai par cette maison-ci, je vous en avertis.

M. TURCARET, *à part.* Ah! l'insolente!

LISETTE, *à part.* La conversation finira mal.

LA BARONNE, *à madame Turcaret.* Vous m'insultez, madame.

MADAME TURCARET. J'ai des yeux, Dieu merci, j'ai des yeux; je vois bien tout ce qui se passe en cette maison; mon mari est la plus grande dupe....

M. TURCARET, *l'interrompant.* Quelle impudence! Ah! ventrebleu! coquine, sans le respect que j'ai pour la compagnie....

LE MARQUIS, *l'interrompant.* Qu'on ne vous gêne point, monsieur Turcaret; vous êtes avec vos amis, usez-en librement.

LE CHEVALIER, (*à M. Turcaret en se mettant entre lui et sa femme.*) Monsieur...!

LA BARONNE, *à madame Turcaret.* Songez que vous êtes chez moi.

## SCÈNE XI

M. TURCARET, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, JASMIN, LISETTE

JASMIN, *à M. Turcaret.* Il y a, dans un carrosse qui vient de s'arrêter à la porte, deux gentilshommes qui se disent de vos associés; ils veulent vous parler d'une affaire importante. (*Il sort.*)

## SCÈNE XII

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LE CHEVALIER, M. TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE

M. TURCARET, *à madame Turcaret.* Ah! Je vais revenir; je vous apprendrai, impudente, à respecter une maison....

MADAME TURCARET, *l'interrompant.* Je crains peu vos menaces. (*M. Turcaret sort.*)

## SCÈNE XIII

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, LISETTE

LE CHEVALIER, *à madame Turcaret.* Calmez votre esprit agité, madame; que M. Turcaret vous retrouve adoucie.

MADAME TURCARET. Oh! tous ses emportements ne m'épouvantent point.

LA BARONNE. Nous allons l'apaiser en votre faveur.

MADAME TURCARET. Je vous entends, madame: vous

voulez me réconcilier avec mon mari, afin que, par reconnaissance, je souffre qu'il continue à vous rendre des soins.

LA BARONNE. La colère vous aveugle; je n'ai pour objet que la réunion de vos cœurs; je vous abandonne M. Turcaret, je ne veux le revoir de ma vie.

MADAME TURCARET. Cela est trop généreux.

LE MARQUIS, *au chevalier en montrant la baronne.* Puisque madame renonce au mari, de mon côté je renonce à la femme: allons, renonces-y aussi, chevalier. Il est beau de se vaincre soi-même.

## SCÈNE XIV

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, MADAME JACOB, FRONTIN, LISETTE

FRONTIN, *à part.* O malheur imprévu! ô disgrâce cruelle!

LE CHEVALIER. Qu'y a-t-il, Frontin?

FRONTIN. Les associés de M. Turcaret ont mis garnison[1] chez lui pour deux cent mille écus que leur emporte un caissier qu'il a cautionné. Je venais ici en diligence pour l'avertir de se sauver; mais je suis arrivé trop tard, ses créanciers se sont déjà assurés de sa personne.

MADAME JACOB, *à part.* Mon frère entre les mains de ses créanciers! Tout dénaturé qu'il est, je suis touchée de son malheur: je vais employer pour lui tout mon crédit; je sens que je suis sa sœur. (*Elle sort.*)

## SCÈNE XV

LA BARONNE, LE MARQUIS, MADAME TURCARET, LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN

MADAME TURCARET. Et moi, je vais le chercher pour l'accabler d'injures; je sens que je suis sa femme.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE XVI

LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FRONTIN, LISETTE

FRONTIN, *au chevalier.* Nous envisagions le plaisir de le ruiner; mais la justice est jalouse de ce plaisir-là; elle nous a prévenus.

LE MARQUIS, *à Frontin.* Bon! bon! il a de l'argent de reste pour se tirer d'affaire.

FRONTIN, *au marquis.* J'en doute; on dit qu'il a follement dissipé des biens immenses; mais ce n'est pas ce qui m'embarrasse à présent. Ce qui m'afflige, c'est que j'étais chez lui quand ses associés y sont venus mettre garnison.

LE CHEVALIER, *à Frontin.* Eh bien?

FRONTIN, *au chevalier.* Eh bien, monsieur, ils m'ont aussi arrêté et fouillé, pour voir si par hasard je ne serais point chargé de quelque papier qui pût tourner au profit des créanciers. (*Montrant la baronne.*) Ils se sont saisis, à telle fin que de raison,[1] du billet de madame, que vous m'aviez confié tantôt.

LE CHEVALIER. Qu'entends-je? juste ciel!

FRONTIN. Ils m'en ont pris encore un autre de dix mille francs que M. Turcaret avait donné pour l'acte

solidaire, et que M. Furet venait de me remettre entre les mains.

LE CHEVALIER. Eh! pourquoi, maraud, n'as-tu point dit que tu étais à moi?

FRONTIN. Oh! vraiment, monsieur, je n'y ai pas manqué: j'ai dit que j'appartenais à un chevalier; mais quand ils ont vu les billets, ils n'ont pas voulu me croire.

LE CHEVALIER. Je ne me possède plus, je suis au désespoir.

LA BARONNE, *au chevalier.* Et moi, j'ouvre les yeux. Vous m'avez dit que vous aviez chez vous l'argent de mon billet; je vois par là que mon brillant n'a point été mis en gage; et je sais ce que je dois penser du beau récit que Frontin m'a fait de votre fureur d'hier au soir. Ah! chevalier, je ne vous aurais pas cru capable d'un pareil procédé. J'ai chassé Marine à cause qu'elle n'était pas dans vos intérêts, et je chasse Lisette parce qu'elle y est. Adieu; je ne veux de ma vie entendre parler de vous.

(*Elle se retire dans l'intérieur de son appartement.*)

## SCÈNE XVII

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE

LE MARQUIS, *riant, au chevalier qui a l'air tout déconcerté.* Ah, ah! ma foi, chevalier, tu me fais rire; ta consternation me divertit. Allons souper chez le traiteur, et passer la nuit à boire.

FRONTIN, *au chevalier.* Vous suivrai-je, monsieur?

LE CHEVALIER. Non; je te donne ton congé; ne t'offre jamais à mes yeux.

(*Il sort avec le marquis.*)

## SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE

LISETTE, FRONTIN

LISETTE. Et nous, Frontin, quel parti prendrons-nous?

FRONTIN. J'en ai un à te proposer. Vive l'esprit, mon enfant! Je viens de payer d'audace;[1] je n'ai point été fouillé.

LISETTE. Tu as les billets?

FRONTIN. J'en ai déjà touché l'argent, il est en sûreté; j'ai quarante mille francs. Si ton ambition veut se borner à cette petite fortune, nous allons faire souche[2] d'honnêtes gens.

LISETTE. J'y consens.

FRONTIN. Voilà le règne de M. Turcaret fini; le mien va commencer.

# NOTES

## PERSONNAGES

1. **traitant,** *revenue-farmer.*

2. **petits-maîtres,** i. e. young men who are would-be fops, wits, scholars, etc.

## ACT I

**Page 3.** — 1. **pistole,** a gold coin worth about ten francs.

**Page 4.** — 1. **pis-aller,** *last shift;* cf. *au pis aller,* "at the worst."

2. **obligés de courir au secours de Malte,** *forced to enroll as a knight of St. John.* The order of the Knights of St. John of Jerusalem, later called the Knights of Malta, was the most celebrated of the military and religious orders of the Middle Ages. The knights took the three monastic vows. The order was founded in 1048, and remained alive till 1798.

3. **lansquenets,** a game of cards; the word originally means a German infantry soldier.

**Page 5.** — 1. **billets au porteur,** *drafts payable to bearer.*

2. **contrats de rente,** *guaranteed dividends.*

**Page 6.** — 1. **c'en est fait,** *it is all over.*

**Page 7.** — 1. **écus,** the *écu* was a coin of varying value; it was worth on an average, perhaps, three francs.

**Page 8.** — 1. **a pensé être,** *threatened to be.*

2. **cela,** i.e. *ses jurements.*

**Page 9.** — 1. **à corps perdu,** *desperately.*

**Page 10.** — 1. **Maugrebleu de la soubrette,** *the deuce take the girl; maugrebleu* is a euphemism for *maugré Dieu, malgré Dieu.*

**Page 11.** — 1. **va le mettre en gage,** *go and pawn it.*

2. **Tu vas te déchaîner contre moi, Marine, t'emporter . . . ,** *you are going to fly at me, Marine, to get angry.*

**Page 14.** — 1. **du dernier galant,** i.e. *extremely gallant.* Expressions of this sort were common in the affected literary circles of the seventeenth century; cf. Molière, *Précieuses Ridicules*, sc. iv, Madelon: "Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois." Cf. also: ibid, sc. ix, Cathos: "Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant."

2. **Voiture,** Vincent Voiture (1598–1648), one of the original forty members of the French Academy; one of the most brilliant writers of *vers de société* and wits who frequented the salon of Madame de Rambouillet.

3. **Pavillon,** E. Pavillon (1632–1705), a minor writer of fashionable literature.

**Page 15.** — 1. **fermiers généraux,** i.e. *farmers general; fermier* is, of course, a revenue farmer.

**Page 16.** — 1. **pied-plat,** *a common fellow, a nobody.* A high arch under the foot is sometimes considered a sign of aristocratic breeding.

**Page 17.** — 1. **L'excellent sujet!** *What a fine fellow!*

**Page 18.** — 1. **C'est voler au coin d'un bois,** *it's nothing short of highway robbery.*

**Page 20.** — 1. **soubrette,** the vivacious serving-maid of French comedy; the soubrette is one of the stock characters of the Parisian stage.

2. **je vous ferai bien voir du pays,** *I'll lead you a dance.*

**Page 21.** — 1. **de nature,** i.e. the draft is to change its *nature* — it is to be turned into cash.

2. **La bonne aubaine!** *What a fine windfall.*

**Page 22.** — 1. **je ne m'y attendais pas,** *I was not expecting it.*

2. **me rendez,** this order, common enough in Old French, is now archaic; modern French would demand *rendez-moi.*

## ACT II

**Page 24.** — 1. **pris son parti,** *made up her mind.*

2. **sens dessus dessous,** *topsy turvy*; cf. *bras dessus bras dessous,* "arm in arm."

**Page 25.** — 1. **de condition,** *out of service;* cf. p. 32, note 3.

2. **Et pour quel sujet?** *And for what reason?*

3. **à l'heure qu'il est,** *now.*

4. **je ne puis me passer de fille,** *I can't get along without a maid.*

5. **un fort joli sujet,** *a very nice girl; sujet* is a much used word in colloquial French in the sense of "person," "fellow," etc., cf. p. 17, note 1.

6. **car il n'en faut là que de toutes faites,** *for only those are wanted there whose education is complete.*

**Page 26.** — 1. **Marine l'aura été trouver,** cf. Engl., "I have been to see you."

2. **planter là,** *leave in the lurch;* cf. also *laisser là,* which has about the same meaning.

**Page 27.** — 1. **Ah! vous n'avez point affaire à un abbé;** the "abbé" of the eighteenth century had no very savory reputation; cf. Montesquieu: *Lettres Persanes,* XLVIII.

**Page 29.** — 1. **ventrebleu,** a familiar oath.

**Page 30.** — 1. **J'en demeure d'accord,** *I agree with you.*

2. **votre parent comme Jean de Vert,** *who is no more your relation than the king is.*

**Page 31.** — 1. **votre vache à lait,** *your milch-cow;* i.e. a source of money.

2. **aujourd'hui pour demain,** *pour* in the sense of *au lieu de; today instead of some future time.*

3. **j'ai donné là-dedans,** *I fell into the trap;* cf. the expression: *donner dans le piège;* cf. also p. 74, note 1.

**Page 32.** — 1. **direction,** i.e. position as government agent.

2. **en Canada,** the modern idiom requires *au* Canada.

3. **de condition,** here *de condition* means: *of rank, of quality;* cf. p. 25, note 1.

**Page 33.** — 1. **cela vaut fait,** *you may consider that done.*

**Page 34.** — 1. **comptes à parties simples,** *single entry book-keeping.*

2. **parties doubles,** *double entry.*

3. **bâtarde,** applied to *écriture* here; writing that slopes, a slanting hand.

**Page 35.** — 1. **Fite,** a celebrated restaurateur of the time.

2. **partisan,** this word formerly had the sense of *revenue-farmer.*

**Page 36.** — 1. **M. Gloutonneau,** this is a name whose manufacture even Dickens might have envied.

2. **Dautel,** a well-known jeweller of the period.

**Page 38.** — 1. **je suis son répondant,** *I answer for her.*

**Page 39.** — 1. **représentation,** *sight.*

## ACT III

**Page 43.** — 1. The baronne uses the affected term *tendresse* of the *précieuses.*

**Page 44.** — 1. **elle me revient assez,** *I like her well enough.*

**Page 46.** — 1. **Palsambleu,** about equal to *parbleu.*

**Page 47.** — 1. **le terme,** i.e. the last day on which it was possible to recover the pawned article.

2. **revendeuse à la toilette,** *old clothes woman.*

**Page 48.** — 1. **Larmorlière,** another restaurateur of the time.

2. **me,** *in me.*

**Page 49.** — 1. **touchez-là,** *shake hands;* cf. slang Engl.: "Put it there."

**Page 50.** — 1. **prescrit,** *outlawed,* a legal term.

**Page 51.** — 1. **Drèsque** = *dès que* (Godefroy); hence equivalent to *as soon as.*

2. **tout fin** = *entirely,* this adverbial use of *fin* is not uncommon in Old French.

3. **dret** = **droit,** *exactly, correct;* cf. *étret* = *étroit,* v. La Fontaine, *Fables* III, viii, 6; III, xvii, 2; IV, vi, 4.

**Page 52.** — 1. Scène IX. This scene, one of the most famous

in the play, draws aside the curtain from the business methods of the *financier* of the old régime.

**Page 53.** — 1. **Quincampoix**, a short street, still in existence, running from the Tour Saint Jacques, adjacent to the Boulevard Sébastopol.

2. **Valognes**, a town of some 6000 inhabitants in Normandy, department of Manche.

**Page 54.** — 1. **au denier quatorze**, *at interest rate of one denier in fourteen*, i.e. about seven per cent. This is an old-fashioned manner of calculating. The *denier* was worth about one-twelfth of a *sou*.

**Page 56.** — 1. **faible**, *weakness.*

**Page 57.** — 1. **Tout de bon ?** *In earnest?*

**Page 59.** — 1. **je m'en rapporte à toi**, *I confide in you.*

2. **neveu à la mode de Bretagne**, i.e. son of a cousin german; first cousin once removed.

## ACT IV

**Page 63.** — 1. **exploit**, *writ.*

2. **maisons du roi**, i.e. *prisons*, an old-fashioned expression.

**Page 64.** — 1. **Je me donne au diable**, freely: *I'll be hanged.*

**Page 65.** — 1. **en pointe**, *fuddled.*

2. **Hôtel garni**, *furnished house.*

**Page 66.** — 1. **conjoncture**, *situation.*

2. **difficultueuse**, *a person who makes difficulties; a stickler, a fussy person.*

**Page 67.** — 1. **augmentation de convives, surcroît de plaisir**, *the more, the merrier.*

**Page 69.** — 1. cf. Molière: *Bourgeois Gentilhomme:* Il faut y mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui plaît et qui est harmonieux. (II. 2.)

**Page 70.** — 1. **rabat**, *neck-band.*

2. **scène VIII**: Furet is, it will be recollected, the "vieux coquin" of whom Frontin speaks in Act IV. sc. I. To color his rôle of bailiff he uses a legal jargon. The "Baronne" is, of course, only playing a part throughout this scene.

3. **au préalable**, *first of all.*

4. **huissier à verge**, formerly a royal officer of justice attached to the Châtelet. The *verge* was the ivory-tipped wand of office.

**Page 71.** — 1. **communauté**, i.e. community of goods, as held between husband and wife.

2. **Sur ce pied-là**, *on that ground.*

3. **solidaire**, i.e. the parties to the document declare themselves *jointly and severally liable.*

4. **déclaration d'emploi**, refers apparently to the itemized account which follows.

**Page 72.** — 1. **Par-devant**, *in the presence of.*

2. **à l'effet des présentes**, *with a view to these presents; présentes* agrees with *lettres* (understood).

3. **sous poil rouge**, *sorrel.*

4. **bardeaux**, usually spelt *bardot*, a small mule; the word carries also the more general sense of a "beast of burden."

5. **ont élu domicile**, i.e. a place agreed upon as the domicile, other than the actual residence, of the parties interested, in order to give legal validity to the document under discussion.

6. **Châtelet**, the Grand Châtelet, on the right bank of the Seine, was razed in 1802. It was formerly the seat of the courts of justice.

7. **Bout-du-Monde**, there is no such street existing at present. The name has the appearance of a comic fiction.

8. **Fait et passé**, *signed, sealed, and delivered.*

**Page 74.** 1. **donner dans le panneau**, *fall into a snare*; cf. p. 31, note 3.

**Page 75.** — 1. **Je revends à la toilette**, *I am an old clothes woman*; cf. p. 47, note 2.

**Page 77.** — 1. **ouï**, past part. of *ouïr*, "to hear."

**Page 79.** — 1. **le moyen qu'il n'y en ait pas?** *How could there help being?*

**Page 80.** — 1. **à feu et à sang**, *to fire and sword.*

## ACT V

**Page 82.** — 1. **Falaise,** town in Normandy, near Caen, celebrated as the birth place of William the Conqueror.

2. **Guibray,** one of the three suburbs of Falaise.

3. **tretous,** *all.* The word is evidently a relic of the older language; *trestout* is of very common occurrence in Old French.

**Page 83.** — 1. **envoiera,** the modern form is *enverra.*

**Page 85.** — 1. **pretintailles,** *furbelows.* According to the *Dictionnaire Général* of Hatzfeld-Darmesteter-Thomas, this passage contains the earliest appearance of the word *pretintaille* in literature.

**Page 86.** — 1. **Saint-Lô, Coutances, Vire,** Norman towns in the vicinity of Caen.

**Page 88.** — 1. **Payons de hardiesse,** *let us brazen it out;* cf. p. 97, note 1.

2. **Tredame,** for *Notre-Dame.*

3. **ma mie,** sometimes written *m'amie.* This form has been replaced by the modern *mon amie.*

4. **Domfront,** a town in the department of Orne.

**Page 89.** — 1. **Briochais:** the word *brioche,* of which *Briochais* is doubtless a humorous derivative, means a kind of bun.

2. **mettre aux prises,** *fight with.*

**Page 94.** — 1. **garnison,** *bailiff's men.*

**Page 95.** — 1. **à telle fin que de raison,** *for legitimate purposes.*

**Page 97.** —1. **payer d'audace,** *brave it out;* cf. p. 88, note 1.

2. **faire souche,** i. e. be the founder of a family.

# Heath's Modern Language Series

## FRENCH GRAMMARS, READERS, ETC.

**Anecdotes Faciles** (Super). 30 cts.
**Armand's Grammaire Elémentaire.** 60 cts.
**Blanchaud's Progressive French Idioms.** 65 cts.
**Bouvet's Exercises in French Syntax and Composition.** 80 cts.
**Bowen's First Scientific French Reader.** $1.00.
**Bruce's Dictées Françaises.** 35 cts.
**Bruce's Grammaire Française.** $1.25.
**Bruce's Lectures Faciles.** 60 cts.
**Capus's Pour Charmer nos Petits.** 50 cts.
**Chapuzet and Daniel's Mes Premiers Pas en Français.** 65 cts.
**Clarke's Subjunctive Mood.** An inductive treatise, with exercises. 50 cts.
**Comfort's Exercises in French Prose Composition.** 35 cts.
**Davies's Elementary Scientific French Reader.** 45 cts.
**Edgren's Compendious French Grammar.** $1.25. Part I, 40 cts.
**Fontaine's En France.** $1.00.
**Fontaine's Lectures Courantes.** $1.10.
**Fontaine's Livre de Lecture et de Conversation.** $1.00.
**Fraser and Squair's Abridged French Grammar.** $1.25.
**Fraser and Squair's Complete French Grammar.** $1.25.
**Fraser and Squair's Shorter French Course.** $1.20.
**French Anecdotes** (Giese and Cool). 45 cts.
**French Verb Blank** (Fraser and Squair). 35 cts.
**Grandgent's Essentials of French Grammar.** $1.20.
**Grandgent's French Composition.** 60 cts.
**Grandgent's Short French Grammar.** 85 cts.
**Heath's French Dictionary.** $1.60.
**Hénin's Méthode.** 50 cts.
**Hotchkiss's Le Premier Livre de Français.** 40 cts.
**Knowles and Favard's Grammaire de la Conversation.** $1.25.
**Mansion's Exercises in French Composition.** 65 cts.
**Mansion's First Year French.** For young beginners. 50 cts.
**Méras' Le Petit Vocabulaire.** 25 cts.
**Pattou's Causeries en France.** 75 cts.
**Pellissier's Idiomatic French Composition.** $1.20.
**Perfect French Possible** (Knowles and Favard). 40 cts.
**Prisoners of the Temple** (Guerber). For French composition. 30 cts.
**Roux's Lessons in Grammar and Composition, based on *Colomba*.** 20 cts.
**Schenck's French Verb Forms.** 20 cts.
**Snow and Lebon's Easy French.** 65 cts.
**Story of Cupid and Psyche** (Guerber). For French composition. 20 cts.
**Super's Preparatory French Reader.** 80 cts.

# Heath's Modern Language Series

## ELEMENTARY FRENCH TEXTS.

**Assolant's Récits de la Vieille France.** Notes by E. B. Wauton. 30 cts.
**Berthet's Le Pacte de Famine** (Dickinson). 30 cts.
**Bruno's Les Enfants Patriotes** (Lyon). Vocabulary. 30 cts.
**Bruno's Tour de la France par deux Enfants** (Fontaine). Vocabulary. 50 cts.
**Claretie's Pierrille** (François). Vocab. and exs. 45 cts.
**Daudet's Trois Contes Choisis** (Sanderson). Vocabulary. 30 cts.
**Desnoyers' Jean-Paul Choppart** (Fontaine). Vocab. and exs. 45 cts.
**Enault's Le Chien du Capitaine** (Fontaine). Vocabulary. 40 cts.
**Erckmann-Chatrian's Le Conscrit de 1813** (Super). Vocabulary. 50 cts.
**Erckmann-Chatrian's L'Histoire d'un Paysan** (Lyon). 30 cts.
**Erckmann-Chatrian's Le Juif Polonais** (Manley). Vocabulary. 35 cts.
**Erckmann-Chatrian's Madame Thérèse** (Manley). Vocabulary. 45 cts.
**Fabliaux et Contes du Moyen Age** (Mansion). Vocabulary. 45 cts.
**France's Abeille** (Lebon). 30 cts.
**French Fairy Tales** (Joynes). Vocabulary and exercises. 40 cts.
**French Plays for Children** (Spink). Vocabulary. 35 cts.
**Gervais's Un Cas de Conscience** (Horsley). Vocabulary. 30 cts.
**La Bedollière's La Mère Michel et son Chat** (Lyon). Vocabulary. 35 cts.
**Labiche's La Grammaire** (Levi). Vocabulary. 30 cts.
**Labiche's La Poudre aux Yeux** (Wells). Vocabulary. 35 cts.
**Labiche's Le Voyage de M. Perrichon** (Wells). Vocab. and exs. 35 cts.
**Laboulaye's Contes Bleus** (Fontaine). Vocabulary. 40 cts.
**La Main Malheureuse** (Guerber). Vocabulary. 30 cts.
**Laurie's Mémoires d'un Collégien** (Super). Vocab. and exs. 55 cts.
**Legouvé and Labiche's Cigale chez les Fourmis** (Witherby). 25 cts.
**Lemaître, Contes** (Rensch). Vocabulary. 35 cts.
**Mairet's La Tâche du Petit Pierre** (Super). Vocab. and exs. 40 cts.
**Maistre's La Jeune Sibérienne** (Fontaine). Vocab. and exs. 40 cts.
**Malot's Sans Famille** (Spiers). Vocabulary and exercises. 50 cts.
**Meilhac and Halévy's L'Été de la St. Martin** (François) Vocab. 30 ct
**Moinaux's Les deux Sourds** (Spiers). Vocabulary. 30 cts.
**Muller's Grandes Découvertes Modernes.** Vocabulary. 30 cts.
**Récits de Guerre et de Révolution** (Minssen). Vocabulary. 30 cts.
**Récits Historiques** (Moffett). Vocabulary and exercises. 50 cts.
**Saintine's Picciola** (Super). Vocabulary. 50 cts.
**Ségur's Les Malheurs de Sophie** (White). Vocab. and exs. 45 cts.
**Selections for Sight Translation** (Bruce). 17 cts.
**Verne's L'Expédition de la Jeune-Hardie** (Lyon). Vocabulary. 35 cts.

# Heath's Modern Language Series

## INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

**About's La Mère de la Marquise** (Brush). Vocabulary. 50 cts.
**About's Le Roi des Montagnes** (Logie). 45 cts. With vocab. 55 cts.
**Balzac: Cinq Scènes de la Comédie Humaine** (Wells). Glossary. 60 cts.
**Balzac's Eugénie Grandet** (Spiers). Vocabulary. 60 cts.
**Balzac's Le Curé de Tours** (Super). Vocabulary. 35 cts.
**Chateaubriand's Atala** (Kuhns). Vocabulary. 40 cts.
**Contes des Romanciers Naturalistes** (Dow and Skinner). Vocab. 60 cts.
**Daudet's La Belle-Nivernaise** (Boielle). Vocabulary. 35 cts.
**Daudet's Le Petit Chose** (Super). Vocabulary. 45 cts.
**Daudet's Tartarin de Tarascon** (Hawkins). Vocabulary. 50 cts.
**Dumas's Duc de Beaufort** (Kitchen). Vocabulary. 35 cts.
**Dumas's La Question d'Argent** (Henning). Vocabulary. 45 cts.
**Dumas's La Tulipe Noire** (Fontaine). 45 cts. With vocabulary. 55 cts.
**Dumas's Les Trois Mousquetaires** (Spiers). Vocabulary. 50 cts.
**Dumas's Monte-Cristo** (Spiers). Vocabulary. 45 cts.
**Feuillet's Roman d'un jeune homme pauvre** (Bruner). Vocabulary. 55 cts.
**Gautier's Voyage en Espagne** (Steel). 35 cts.
**Gréville's Dosia** (Hamilton). Vocabulary. 50 cts.
**Hugo's Bug Jargal** (Boielle). 45 cts.
**Hugo's La Chute.** From *Les Miserables* (Huss). Vocabulary. 35 cts.
**Hugo's Quatre-vingt-treize** (Fontaine). Vocabulary. 55 cts.
**Labiche's La Cagnotte** (Farnsworth). 35 cts.
**La Brète's Mon Oncle et mon Curé** (Colin). Vocabulary. 50 cts.
**Lamartine's Graziella** (Warren). 45 cts.
**Lamartine's Jeanne d'Arc** (Barrère). Vocabulary. 40 cts.
**Lamartine's Scènes de la Révolution Française** (Super). Vocab. 45 cts.
**Lesage's Gil Blas** (Sanderson). 50 cts.
**Maupassant: Huit Contes Choisis** (White). Vocabulary. 40 cts.
**Michelet: Extraits de l'histoire de France** (Wright). 40 cts.
**Musset: Trois Comédies** (McKenzie). 35 cts.
**Sarcey's Le Siège de Paris** (Spiers). Vocabulary. 50 cts.
**Taine's L'Ancien Régime** (Giese). Vocabulary. 70 cts.
**Theuriet's Bigarreau** (Fontaine). Vocab. and exercises. 40 cts.
**Tocqueville's Voyage en Amérique** (Ford). Vocabulary. 45 cts.
**Vigny's Cinq-Mars** (Sankey). Abridged. 65 cts.
**Vigny's Le Cachet Rouge** (Fortier). 30 cts.
**Vigny's La Canne de Jonc** (Spiers). 45 cts.
**Voltaire's Zadig** (Babbitt). Vocabulary. 50 cts.

# Heath's Modern Language Series

## INTERMEDIATE FRENCH TEXTS. (Partial List.)

**Augier's Le Gendre de M. Poirier** (Wells). Vocabulary. 40 cts.
**Bazin's Les Oberlé** (Spiers). Vocabulary. 55 cts.
**Beaumarchais's Le Barbier de Séville** (Spiers). Vocabulary. 40 cts.
**French Lyrics** (Bowen). 65 cts.
**Gautier's Jettatura** (Schinz). 40 cts.
**Halévy's L'Abbé Constantin** (Logie). Vocabulary. 45 cts.
**Halévy's Un Mariage d'Amour** (Hawkins). Vocabulary. 35 cts.
**Historiettes Modernes** (Fontaine). Vol. I, 40 cts. Vol. II, 40 cts.
**La France qui travaille** (Jago). Vocabulary. 55 cts.
**Lectures Historiques** (Moffett). Vocabulary. 60 cts.
**Loti's Le Roman d'un Enfant.** (Whittem). Vocabulary. 50 cts.
**Loti's Pêcheur d'Islande** (Super). Vocabulary. 45 cts.
**Loti's Ramuntcho** (Fontaine). 40 cts.
**Marivaux's Le Jeu de l'amour et du hasard** (Fortier). Vocab. 40 cts.
**Mérimée's Chronique du Règne de Charles IX** (Desages). 35 cts.
**Mérimée's Colomba** (Fontaine). Vocabulary . 50 cts.
**Molière en Récits** (Chapuzet and Daniels). Vocabulary. 55 cts.
**Molière's L'Avare** (Levi). 40 cts.
**Molière's Le Bourgeois Gentilhomme** (Warren). Vocabulary. 40 cts.
**Molière's Le Médecin Malgré Lui** (Hawkins). Vocabulary. 35 cts.
**Pailleron's Le Monde où l'on s'ennuie** (Pendleton). Vocabulary. 45 cts.
**Poèmes et Chants de France** (Daniels and Travers). Vocabulary. 55 cts.
**Racine's Andromaque** (Wells). Vocabulary. 40 cts.
**Racine's Athalie** (Eggert). 35 cts.
**Racine's Esther** (Spiers). Vocabulary. 35 cts.
**Renan's Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse** (Babbitt). 75 cts.
**Sand's La Mare au Diable** (Sumichrast). Vocabulary. 40 cts.
**Sand's La Petite Fadette** (Super). Vocabulary. 40 cts.
**Sandeau's Mlle de la Seiglière** (Warren). Vocabulary. 45 cts.
**Sardou's Les Pattes de Mouche** (Farnsworth). Vocabulary. 45 cts.
**Scribe's Bataille de Dames** (Wells). Vocabulary. 40 cts.
**Scribe's Le Verre d'Eau** (Eggert). Vocabulary. 45 cts.
**Sept Grands Auteurs du XIXe Siècle** (Fortier). Lectures. 65 cts.
**Souvestre's Un Philosophe sous les Toits** (Fraser). Vocabulary. 55 cts.
**Thiers's Expédition de Bonaparte en Egypte** (Fabregou). 40 cts.
**Verne's Tour du Monde en quatre-vingts jours** (Edgren). Vocab. 50 cts.
**Verne's Vingt mille lieues sous les mers** (Fontaine). Vocab. 50 cts.
**Zola's La Débâcle** (Wells). Abridged. 65 cts.

# Heath's Modern Language Series

## ADVANCED FRENCH TEXTS.

**Balzac's Le Père Goriot** (Sanderson). $1.00.
**Boileau: Selections** (Kuhns). 55 cts.
**Bornier's La Fille de Roland** (Nelson). 35 cts.
**Bossuet: Selections** (Warren). 50 cts.
**Calvin: Pages Choisies** (Jordan). 70 cts.
**Corneille's Cinna** (Matzke). 35 cts.
**Corneille's Horace** (Matzke). 35 cts.
**Corneille's Le Cid** (Warren). Vocabulary. 45 cts.
**Corneille's Polyeucte** (Fortier). 35 cts.
**Delpit's L'Âge d'Or de la Littérature Française.** 90 cts.
**Diderot: Selections** (Giese). 55 cts.
**Duval's Histoire de la Littérature Française.** $1.20.
**French Prose of the XVIIth Century** (Warren). $1.10.
**Hugo's Hernani** (Matzke). 65 cts.
**Hugo's Les Misérables** (Super). Abridged. $1.00.
**Hugo's Les Travailleurs de la Mer** (Langley). Abridged. $1.00.
**Hugo's Poems** (Schinz). 90 cts.
**Hugo's Ruy Blas** (Garner). 75 cts.
**La Bruyère: Les Caractères** (Warren). 55 cts.
**Lamartine's Méditations** (Curme). 55 cts.
**La Triade Française.** Poems of Lamartine, Musset, and Hugo. 80 cts.
**Lesage's Turcaret** (Kerr). 35 cts.
**Maîtres de la Critique lit. au XIXe Siècle** (Comfort). 50 cts.
**Molière's Le Misanthrope** (Fortier). 40 cts.
**Molière's Les Femmes Savantes** (Fortier). 35 cts.
**Molière's Les Fourberies de Scapin** (McKenzie). Vocabulary. 40 cts.
**Molière's Les Précieuses Ridicules** (Toy). 30 cts.
**Molière's Le Tartuffe** (Wright). 35 cts.
**Montaigne: Selections** (Wright). 90 cts.
**Pascal: Selections** (Warren). 55 cts.
**Racine's Les Plaideurs** (Wright). 35 cts.
**Racine's Phèdre** (Babbitt). 35 cts.
**Rostand's La Princesse Lointaine** (Borgerhoff). 45 cts.
**Voltaire's Prose** (Cohn and Woodward). $1.20.
**Voltaire's Zaïre** (Cabeen). 35 cts.

## ROMANCE PHILOLOGY.

**Introduction to Vulgar Latin** (Grandgent). $1.50.
**Provençal Phonology and Morphology** (Grandgent). $1.50.

# Heath's Modern Language Series

## GERMAN GRAMMARS AND READERS.

**Ball's German Drill Book.** Companion to any grammar. 90 cts.
**Ball's German Grammar.** $1.00.
**Bishop and McKinlay's Deutsche Grammatik.** $1.00.
**Deutsches Liederbuch.** With music. 96 cts.
**Foster's Geschichten und Märchen.** For young children. 45 cts.
**Fraser and Van der Smissen's German Grammar.** $1.20.
**Greenfield's Grammar Summary and Word List.** 30 cts.
**Guerber's Märchen und Erzählungen, I,** 65 cts. **II,** 65 cts.
**Haertel and Cast's Elements of Grammar for Review.** 50 cts.
**Harris's German Composition.** 60 cts.
**Harris's German Lessons.** 70 cts.
**Hastings' Studies in German Words.** $1.20.
**Heath's German Dictionary.** $1.60.
**Hewitt's Practical German Composition.** 35 cts.
**Holzwarth's Gruss aus Deutschland.** $1.00.
**Huebsch-Smith's Progressive Lessons in German.** 60 cts.
**Huebsch-Smith's Progressive Lessons in German.** Rev. 70 cts.
**Huss's German Reader.** 80 cts.
**Jones's Des Kindes erstes Lesebuch** 35 cts.
**Joynes-Meissner German Grammar.** $1.25.
**Joynes and Wesselhoeft's German Grammar.** $1.25.
**Krüger and Smith's Conversation Book,** 30 cts.
**Manfred's Ein praktischer Anfang.** $1.25.
**Méras' Ein Wortschatz.** 25 cts.
**Mosher and Jenney's Lern- und Lesebuch.** $1.25.
**Pattou's An American in Germany.** A conversation book. 75 cts.
**Schmidhofer's Lese-Übungen für Kinder.** 36 cts.
**Schmidhofer's Erstes Lesebuch.** 44 cts. With vocab., 60 cts.
**Schmidhofer's Zweites Lesebuch.** 60 cts.
**Spanhoofd's Elementarbuch der deutschen Sprache.** $1.15.
**Spanhoofd's Erstes deutsches Lesebuch.** 80 cts.
**Spanhoofd's Lehrbuch der deutschen Sprache.** $1.15.
**Wallentin's Grundzüge der Naturlehre (Palmer).** $1.20.
**Wesselhoeft's Elementary German Grammar.** $1.00.
**Wesselhoeft's Exercises.** Conversation and composition. 55 cts.
**Wesselhoeft's German Composition** 50 cts.
**Zinnecker's Deutsch für Anfänger.** $1.25.

# Heath's Modern Language Series

## ELEMENTARY GERMAN TEXTS. (Partial List.)

**Andersen's Bilderbuch ohne Bilder** (Bernhardt). Vocabulary. 35 cts.
**Andersen's Märchen** (Super). Vocabulary. 55 cts.
**Aus der Jugendzeit** (Betz). Vocabulary and exercises. 45 cts.
**Baumbach's Nicotiana** (Bernhardt). Vocabulary. 35 cts.
**Baumbach's Waldnovellen** (Bernhardt). Six stories. Vocabulary. 40 cts.
**Benedix's Der Prozess** (Wells). Vocabulary. 30 cts.
**Benedix's Nein** (Spanhoofd). Vocabulary and exercises. 30 cts.
**Blüthgen's Das Peterle von Nürnberg** (Bernhardt). Vocab. and exs. 40 cts.
**Bolt's Peterli am Lift** (Betz). Vocabulary and exercises. 45 cts.
**Campe's Robinson der Jüngere** (Ibershoff). Vocabulary. 45 cts.
**Carmen Sylva's Aus meinem Königreich** (Bernhardt). Vocabulary. 40 cts.
**Die Schildbürger** (Betz). Vocabulary and exercises. 40 cts.
**Der Weg zum Glück** (Bernhardt). Vocabulary and exercises. 45 cts.
**Deutscher Humor aus vier Jahrhunderten** (Betz). Vocab. and exercises. 45 cts.
**Elz's Er ist nicht eifersüchtig** (Wells). Vocabulary. 30 cts.
**Gerstäcker's Germelshausen** (Lewis). Vocabulary and exercises. 35 cts.
**Goethe's Das Märchen** (Eggert). Vocabulary. 35 cts.
**Grimm's Märchen and Schiller's Der Taucher** (Van der Smissen). 50 cts.
**Hauff's Das kalte Herz** (Van der Smissen). Vocab. Roman type. 45 cts.
**Hauff's Der Zwerg Nase** (Patzwald and Robson). Vocab. and exs. 35 cts.
**Heyse's L'Arrabbiata** (Deering-Bernhardt). Vocab. and exercises. 35 cts.
**Heyse's Niels mit der offenen Hand** (Joynes). Vocab. and exercises. 35 cts
**Hillern's Höher als die Kirche** (Clary). Vocabulary and exercises. 35 cts.
**Leander's Träumereien** (Van der Smissen). Vocabulary. 45 cts.
**Münchhausen: Reisen und Abenteuer** (Schmidt). Vocabulary. 35 cts.
**Rosegger's Der Lex von Gutenhag** (Morgan). Vocab. and exercises. 45 cts.
**Salomon's Die Geschichte einer Geige** (Tombo). Vocab. and exercises. 35 cts.
**Schiller's Der Neffe als Onkel** (Beresford-Webb). Vocabulary. 35 cts.
**Spyri's Moni der Geissbub** (Guerber). Vocabulary. 35 cts.
**Spyri's Rosenresli** (Boll). Vocabulary. 30 cts.
**Spyri's Was der Grossmutter Lehre bewirkt** (Barrows). Vocab. and exs. 35 cts.
**Storm's Geschichten aus der Tonne** (Vogel). Vocab. and exs. 45 cts.
**Storm's Immensee** (Bernhardt). Vocabulary and exercises. 35 cts.
**Storm's In St. Jürgen** (Wright). Vocabulary and exercises. 40 cts.
**Storm's Pole Poppenspäler** (Bernhardt). Vocab. and exercises. 45 cts.
**Till Eulenspiegel** (Betz). Vocabulary and exercises. 35 cts.
**Volkmann's Kleine Geschichten** (Bernhardt). Vocabulary. 35 cts.
**Zschokke's Der zerbrochene Krug** (Joynes). Vocabulary and exercises. 30 cts.

# Heath's Modern Language Series

## INTERMEDIATE GERMAN TEXTS. (Partial List.)

**Arndt, Deutsche Patrioten** (Colwell). Vocabulary. 40 cts.
**Benedix's Die Hochzeitsreise** (Schiefferdecker). Vocabulary. 35 cts.
**Böhlau's Ratsmädelgeschichten** (Haevernick). Vocabulary. 45 cts.
**Chamisso's Peter Schlemihl** (Primer). Vocabulary. 40 cts.
**Deutsche Gedichte und Lieder** (Roedder and Purin). Vocabulary. 65 cts.
**Eichendorff's Aus dem Leben eines Taugenichts** (Osthaus). Vocab. 50 cts.
**Ernst's Asmus Sempers Jugendland** (Osthaus). Vocabulary. 65 cts.
**Goethe's Hermann und Dorothea** (Adams). Vocabulary. 70 cts.
**Goethe's Sesenheim** (Huss). From *Dichtung und Wahrheit*. Vocab. 35 cts
**Hauff's Lichtenstein** (Vogel). Abridged. 80 cts.
**Heine's Die Harzreise** (Vos). Vocabulary. 50 cts.
**Hoffmann's Historische Erzählungen** (Beresford-Webb). 30 cts.
**Jensen's Die braune Erica** (Joynes). Vocabulary. 40 cts.
**Keller's Fähnlein der sieben Aufrechten** (Howard). Vocabulary. 45 cts.
**Keller's Romeo und Julia auf dem Dorfe** (Adams). Vocabulary. 40 cts.
**Lambert's Alltägliches.** Vocabulary and exercises. 80 cts.
**Lohmeyer's Geissbub von Engelberg** (Bernhardt). Vocab. and exs. 45 cts.
**Lyrics and Ballads** (Hatfield). 80 cts.
**Meyer's Gustav Adolfs Page** (Heller). 30 cts.
**Mosher's Willkommen in Deutschland.** Vocabulary and exercises. 80 cts.
**Novelletten-Bibliothek** (Bernhardt). Vol. I, 40 cts. Vol. II, 40 cts.
**Raabe's Eulenpfingsten** (Lambert). Vocabulary. 50 cts.
**Riehl's Burg Neideck** (Jonas). Vocabulary and exercises. 40 cts.
**Rogge's Der grosse Preussenkönig** (Adams). Vocabulary. 50 cts.
**Schiller's Der Geisterseher** (Joynes). Vocabulary. 40 cts.
**Schiller's Dreissigjähriger Krieg** (Prettyman). Book III. 40 cts.
**Selections for Sight Translation** (Mondan). 17 cts.
**Shorter German Poems** (Hatfield). Vocabulary. 40 cts.
**Spielhagen's Das Skelett im Hause** (Skinner). Vocabulary. 50 cts.
**Stifter's Das Haidedorf** (Heller). 25 cts.
**Stökl's Alle fünf** (Bernhardt). Vocab. and exercises. 35 cts.
**Unter dem Christbaum** (Bernhardt). 40 cts.
**Wildenbruch's Das edle Blut** (Schmidt). Vocab. and exercises. 35 cts.
**Wildenbruch's Der Letzte** (Schmidt). Vocab. and exercises. 40 cts.
**Wildenbruch's Neid** (Prettyman). Vocabulary. 40 cts.
**Zschokke's Das Abenteuer der Neujahrsnacht** (Handschin). Vocab. 40 cts
**Zschokke's Das Wirtshaus zu Cransac** (Joynes). Vocab. and exs. 35 cts.

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.